

PER
L-70
CON

VOL. VIII — No 81

Numéro d'été 1931

*Blanche Brando
Jolietto
P. 2*

LA LYRIE

REVUE MENSUELLE
ILLUSTRÉE

MONTREAL



V. GARCIA

M. ALFRED LALIBERTE
Pianiste et compositeur canadien





Pour la diversité et l'excellence l'EDITION WOOD est suprême

La première maison d'édition
américaine

EDITION WOOD

Employée exclusivement par un grand nombre
de professeurs éminents.

Au delà de 1,000 volumes de classiques, d'études et de
récréations choisis pour l'enseignement musical par les plus
importantes maisons d'éducation de l'univers.

THE B. F. WOOD MUSIC COMPANY

88, RUE ST. STEPHEN

BOSTON, Massachusetts.

Le Conservatoire National de Musique

441 rue Lagauchetière est

ANTONIO LETOURNEAU, Adm. ALEXANDRE D'ARAGON, sec.-trés.
EUGENE LAPIERRE, D.M., L.S.C., Directeur

PERSONNEL ENSEIGNANT:

MM. Claude Champagne (composition), Georges Emile Tanguay (harmonie),
Raoul Paquet (harmonie), Léo Pol Morin (piano), Chs E. Houé (piano),
E. Lapiere (orgue improvisation), Antonio Letourneau (solfège),
Alexandre d'Aragon (solfège), Mlle Annette Lasalle (violin),
M. Poisson (violin), Arthur Laurendeau (chant), Jean Riddéz, de
l'Opéra de Paris (action scénique), Frédéric Pelletier (histoire),
J. J. Gagnier (instruments à vent), Mme Morin-Labrecque
(analyse et pédagogie), M. Edmond Trudel (pianiste-chef
d'orchestre), M. A. Lamoureux (esthétique), M. Benoît
Poirier (accompagnent), M. G. Noël Charbonneau
(musique grégorienne), Arthur Letondal, D.M.
(piano), Albert Chamberland (violin), Maurice
Charbonneau (violoncelle), Auguste Descarries
(piano, virtuosité), Mlle Fabiola Poirier
(chant), Mlle Alma Bouchillier (chant).

On s'inscrit au Conservatoire, 441 est, rue Lagauchetière (provisoirement)

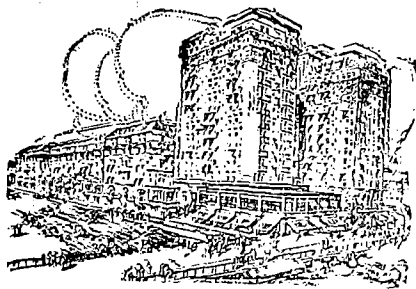
Tél. Harbour 0430

Prospectus sur demande.

The St. Charles

SUR LA PROMENADE
AVENUE NEW JERSEY

Atlantic City



UN HOTEL CHIC DANS LA
PLUS BELLE VILLEGIATURE AMERICAINE

LE summum du confort, de la commodité et du
service, le tout complété par une insurpassable
cuisine française ou allemande. Plan européen ou
américain. Solarium. Promenade vérandah. Bains de
mer de l'hôtel même. Danse. Concerts et Récitals.
A deux pas de l'église catholique Holy Spirit.

SALLE DE MUSIQUE

PIANO

ORGUE

A Qui Mon Cœur?

Paroles
d'ARMAND LECLAIRE

HENRI R. MIRO

Andantino

VOIX

PIANO

*Soul en son a-go
Qui sa-chante com-*

*ni pren dre. A l'ap-pel de la vi e Mon cœur trop long-temps
Lui di-ra ce not ten dre? Mot ré-gé-né-ra*

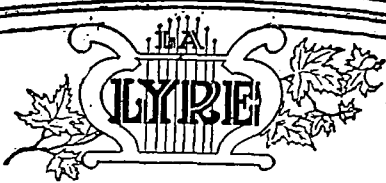
Moderato
Un poco rubato

REFRAIN

Oui, mon cœur est un bo-hé-me, Do la

Un poco rubato

so li-tu-je, ins se



Prix l'unité : 25c
le mois courant.

Prix l'unité : 35c
le mois écoulé.

Rédaction et Administration :
987 Boulevard Saint-Laurent
Montréal.
Tél. LANcaster 1907

ABONNEMENT :

Six mo's	\$1.50
Un an	\$2.50
Deux ans	\$4.50
L'unité25
Numéros des mois écoulés35

Directrice :
Alice Duchesnay
Secrétaire de Rédaction :
Léo Menard
Administrateur-délégué :
Madame H. Miro

Toute communication doit être adressée à la Rédaction de la "Lyre". — Les manuscrits non publiés ne sont pas retournés.

ALFRED LALIBERTE

M. Alfred Laliberté, pianiste et compositeur canadien est né à St-Louis, Qué., en 1882. La musique était en lui, dès son enfance. On a raconté dans sa famille que lorsqu'il était tout petit, il ne songeait qu'à chanter ou jouer instinctivement sur un vieil accordéon que des chansons du pays ou des airs qu'il improvisait. Son père alors décida que l'on dirigerait vers la musique ce "bon à rien". On commença cependant par l'envoyer à l'école et ce ne fut que vers l'âge de 16 ans qu'on lui permit de venir à Montréal commencer ses études musicales sous la direction des professeurs les plus réputés d'alors. En 1900, Alfred Laliberté partit pour Berlin, où il étudia le piano avec le Dr. Paul Lutzenko, l'harmonie avec Ernst Boëker, le contrepoint et la composition sous le Dr. W. Klatte. C'est alors qu'il prit contact avec la vraie musique en se familiarisant avec les oeuvres des grands maîtres classiques et modernes tels que Bach, Bethoven, Mozart, Wagner, Scriabine, Medtner de qui il subit l'influence si profondément, que sa sensibilité et son idéal artistique en gardèrent une empreinte définitive.

Grâce à des faveurs du gouvernement allemand, Alfred Laliberté put continuer ses études à Berlin jusqu'en 1905. Il joua à un concert où assistait la famille impériale et fut félicité par l'Empereur Guillaume II en personne.

En 1905 il revint à Montréal, où il se fit apprécier à sa juste valeur, par ses compatriotes. La presse fut unanime à louer sa superbe virtuosité et sa musicalité fine et profonde. En 1906, il fit la rencontre à New-York du grand compositeur et pianiste russe, A. Scriabine, qui se lia d'amitié avec lui et le persuada de retourner en Europe. Alors, il dut à la libéralité d'un Canadien-anglais et à la bienveillance d'une grande pianiste vénézuélienne, madame Teresa

Carréno, l'avantage de faire un nouveau séjour de cinq ans en Europe. Il étudia durant une première année avec Mme Carréno qui écrivait le 28 mars 1908: "Je suis remplie d'admiration pour le talent vraiment extraordinaire de ce jeune homme... Si Montréal savait quel talent hors ligne le Canada possède en lui, certes on lui tendrait la main et on l'aiderait à se faire le grand nom et la célébrité auxquels son grand talent lui donne tous les droits d'espérer." (Teresa Carréno). Eh bien, aujourd'hui, Laliberté a connu la célébrité, mais il l'a connue plutôt à l'étranger, que dans son pays. Les musiciens les plus célèbres ont fait hommage à son talent. A part Alexandre Scriabine, Nicholas Medtner, Abel Decaux et Marcel Dupré qui furent et sont ses amis intimes, on peut mentionner encore les Bauer, Casals, Godowsky, Gabilowitsch, Glazounov, Serge Koussevitzky, Stokowsky, Salzedos, Shindler, Thibaud, Kreisler, Aschuler, qui tous ont donné des témoignages de leur foi en la valeur de ce digne artiste canadien.

Quitte Berlin, Alfred Laliberté alla à Bruxelles, rejoindre Scriabine de qui il fut l'unique élève pendant les quatre années qui suivirent. Il se familiarisa alors plus complètement avec l'oeuvre et la pensée subtile de son maître lequel lui témoigna une grande amitié et lui fit don du manuscrit original de la partition d'orchestre de son "Poème de l'Extase" de la Cinquième Sonate et plusieurs autres pièces pour piano.

Avant de revenir au Canada, Alfred Laliberté donna plusieurs récitals à Berlin, Cobourg, Bruxelles, Paris et Londres. En 1911, il revint s'établir au pays pour y travailler comme éducateur. Son but est de former des artistes véritables ayant une opinion juste et saine sur les choses de l'art, dans tous ses domaines. Quelques-uns le croient

partisan outrancier de telle ou telle école, ils ont tort; Laliberté a le culte de la musique en soi, sans considération d'école, de patriotisme, de chauvinisme de race ou d'époque. Sa conception d'art est universelle. La musique pour lui est sans patrie et sans âge, comme les dieux.

S'il a le culte du classique, en ce qu'il a de beau et de puissant, il s'intéresse aussi à toutes les manifestations d'art nouveau en y cherchant la vérité. Mais il a horreur de ce qui est superficiel, demandant à une oeuvre d'art d'exprimer une pensée profonde ou un sentiment élevé. Il renie ce qui caresse les sens, sans atteindre les nobles facultés de l'âme.

M. Laliberté est parmi nos compositeurs canadiens, sûrement l'un des plus sérieux et des plus intéressants. Il a produit une oeuvre déjà considérable: un opéra en 3 actes, intitulé "Soeur Béatrice" sur le poème de Maurice Maeterlink; tout un cycle de 15 "Chansons d'Eve" sur des poèmes de Van Leberghe et une centaine d'autres mélodies et pièces de piano. Il a aussi harmonisé près de quatre cents chansons esquimaudes, indiennes et de folklore canadien-français. Si son oeuvre a été évidemment influencée par l'art scriabinien, cela ne l'empêche pas d'être absolument original de forme et de pensée. Mais, il faut l'avouer, ce n'est pas du premier coup qu'on peut bien saisir cette pensée, il faut plus pour y parvenir, que la réceptivité passive d'une oreille inculte ou même cultivée. Laliberté est un musicien raffiné et dans son oeuvre la pensée domine la sensation. Je dirais que c'est là de la musique intelligible plus encore que de la musique sensible. Les procédés qu'il emploie lui sont bien personnels, quoique soumis à des règles bien déterminées.



La plupart de ses oeuvres, ainsi que ses "Chansons d'Eve" par exemple gagneraient à être jouées par orchestre. Il leur faudrait être détaillées par les multiples voix de l'orchestre pour donner toute leur valeur. Elles sont d'ailleurs presque injouables au piano, à moins de posséder une technique à toute épreuve. Je ne saurais mieux faire pour compléter cet article que de traduire ici quelques lignes extraites d'une lettre de M. Nicholas Medtner: "C'est un bonheur pour moi de reconnaître et recommander M. Alfred Laliberté comme un musicien véritable, sérieux et extraordinairement doué, aussi bien que professeur de grande expérience."

En outre de cette lettre, M. Medtner a donné à M. Laliberté de nombreux témoignages d'estime et d'amitié, lui offrant par exemple, une collection autographiée de ses oeuvres, le manuscrit de la partition d'orchestre, de son second concerto pour piano et orchestre. Il lui a aussi dédié sa dernière composition.

Concluons en disant qu'il est étrange qu'un de nos musiciens dont la valeur est ainsi reconnue à l'étranger, soit ici, souvent ignoré et injustement critiqué par des confrères. Jalousie, mesquinerie qui empêchent ceux des nôtres dont le mérite est véritable, d'accomplir envers leur patrie toute la mission que leur confère le talent dont Dieu les a doués.

A. D.

L'art c'est, sous des formes changeantes, l'expression la plus parfaite de l'éternelle inquiétude de l'homme, de l'humanité. Et c'est leur meilleure noblesse à tous deux. (O. Spaniel)

Il y a dans la musique quelque chose qui est et doit rester inexplicable, sous peine de n'être plus musical. (Combarieu)

La musique n'est pas dans l'histoire un fait exceptionnel on interrompt, un auxiliaire donné par hasard aux cérémonies religieuses, une expression passagère de la joie, de la tristesse on de la rêverie, on encore un art de luxe, un divertissement imaginé par des hommes de loisir. Elle est un fait naturel et universel comme lui, par d'incohérentes ébauches, mais apparaissant partout où il y a des hommes, et pouvant être rattachée, si l'on considère les formes où elle se réalise, aux lois profondes et permanentes de la vie sociale. —

(Jules Combarieu)

Leçons d'histoire de la musique pour les jeunes élèves

ECOLE ITALIENNE

L'Ecole italienne est l'Ecole de la mélodie; elle recherche surtout la beauté, l'élégance de la phrase pour elle-même, et n'accorde que peu d'importance au sens des paroles. Pourvu que l'oreille soit charmée par un beau chant, le même air peut exprimer la tristesse ou la joie: peu importe.

Les Classiques: Les maîtres classiques de l'Ecole italienne sont:

SCARLATTI — PERGOLESE
SPONTINI

ALEXANDRE SCARLATTI

(1649-1725) et Dominique Scarlatti son fils, à qui l'on doit des pièces célèbres pour la musique de chambre et le clavecin.

PERGOLESE (1710-1736)

Auteur de la *Serva Padrona*, est surtout connu par son *Stabat Mater*, chef-d'œuvre resté toujours au répertoire.

SACCHINI (1734-1786)

A beaucoup écrit pour l'église et pour le théâtre. Parmi ses œuvres, citons *Œdipe à Colone*, *Renard* et *Armide*.

BOCCHERINI (1740-1805)

A composé des *Sonates* et des *Quintettes* qui l'ont rendu célèbre.

PUCCINI (1728-1800)

Compositeur de talent, créateur de l'opéra-bouffe. Ses nombreuses pièces sont oubliées aujourd'hui. Il est surtout connu par sa rivalité avec Gluck, rivalité dont nous parlerons plus loin.

PAISIELLO (1741-1816)

Auteur de quatre-vingt-quatorze opéras dont *La Molinara*. Il fut Maître de Chapelle des Tuileries sous Napoléon Ier; c'est lui qui lui écrivit la *Messe du Couronnement de l'Empereur*.

CIMAROSA (1749-1801)

Le Mariage secret.

PAER (1771-1839)

Le Maître de Chapelle.

SPONTINI (1774-1864)

Fernand Cortez et *La Vestale*, son chef-d'œuvre. Son style est toujours grandiose, noble et pur.

Les Romantiques: Les principaux Romantiques de l'Ecole italienne sont:

ROSSINI (1792-1868)

Fils d'un pauvre musicien forain, apprit tout seul la musique. Prenant Mozart pour modèle, il se distingua bientôt par son élégance, la richesse de son harmonie, la puissance de son orchestration. Il écrivit des *Messes*, un *Stabat*, ces *Mélodies* et nombre d'opéras dont les plus remarquables, *Le Barbier de Séville* et *Guillaume Tell*, lui ont conquis un succès immense.

DONIZETTI (1797-1848)

Auteur de *Lucie de Lamermoor*, *La Fille du Régiment*, *la Favorite*.

MERCADANTE (1797-1870)

Grand nombre d'opéras italiens.

BELLINI (1802-1835)

Auteur de *La Sonnambule*, *Les Puritains*, *La norma*.

VERDI (1813-1901)

Il est le plus célèbre des compositeurs italiens. Il possède une grande variété d'idées, une véhémence et une ardeur qui donnent la vie à toutes ses œuvres. On a de lui: *Rigoletto*, *Le Trouvère*, *La Traviata*, *Aïda*, *Othello*, *Falstaff* et autres œuvres célèbres.

* * *

Les Véristes: Dans le sillage de Verdi apparaîtront plus tard des compositeurs de grande réputation et qu'on a appelés Véristes. Les Véristes se donnent pour but d'introduire le *naturalisme* dans l'Opéra et l'Opéra-Comique et aboutissent ainsi à des effets violents qui sont parfois disproportionnés avec l'œuvre. Ces regrettables excès sont de nature à abaisser l'art musical en lui ôtant de sa grandeur et de sa dignité.

Les principaux Véristes sont: Léon-cavallo (*La Vie de Bohême*, *Paillassé*), Mascagni (*Cavalleria Rusticana*), Puccini (*La Tosca*, *Mme Butterfly*).



NOUVELLES D'UN PEUT PARTOUT^{A. D.}

UNE SAISON BIEN REMPLIE A PARIS

Voici déjà que se termine la saison artistique et musicale.

Elle a été particulièrement brillante, dans la maison Gaveau, où se sont succédé, en présence d'assistances toujours nombreuses et attentives, les séances des Concerts Lamoureux, avec Mmes Cafferet, Guglielmetti, Ivoguen, Lotte, Lehmann, Marguerite Long, Martinelli, Elisabeth Schumann; MM. Ciampi, Doyen, Ericourt, Mark Hambourg, Rosenthal, Szreter, Tcherepnine; les conférences des *Annales* avec M. Barthou, Mgr Baudrillart, MM. Bauer, Bedel, Bernstein, Bidou, Bordeaux, Bourdet, Duhamel, Farrère, Giraudoux, Herriot, Madelin, la princesse Murat, MM. Marcel Prévost, Rageot, Henri Robert, le R. P. Sanson, MM. Tharaud, Paul Valéry, etc. . . ; les récitals des pianistes Backaus, Lucie Caffaret, Ciampi, Friedmann, Hambourg, Kartun, Lortat, Loyonnet, Rosenthal, Rubinstein, Salomon, Szreter, Tagliafero, des cantatrices Kurenko, Elisabeth Schumann, Supervia, des chanteurs Schlusnus et Sobinoff, des violonistes Yvonne Astruc et Spalding, du violoncelliste Cassado; l'Orchestre symphonique de Paris, sous la direction de M. Monteux, accompagnant Mlle Franck; les concerts M. F. Gaillard, avec le concours de Jean Wiener; les Fêtes du peuple; la Chorale de Prague, etc., etc. . . Les mois prochains, au cours desquels la vie de la capitale atteint chaque année son maximum d'activité, promettent de réunir rue de La Boétie une constellation non moins éclatante de notabilités et la cohorte fidèle de leurs admirateurs.

OPÉRAS SOVIÉTIQUES

Récemment s'est tenu à Moscou, nous dit l'*Européen*, un congrès des dramaturges soviétiques. La plupart des orateurs déplorèrent que "les forces marxistes ne se soient pas encore concentrées sur le front de la musique". Ces Messieurs se sont montrés indignés que l'on continue à jouer du Bach ou du Mozart et que dans les opéras figurent toujours des rois, des reines, des dieux et des ballerines en tutu de mousseline.

Un gros effort a été tenté par le congrès en faveur de l'opéra soviétique. C'est ainsi qu'on vient de représenter un nouvel opéra, *Dniepres-*

koï, qui célèbre les beautés de la construction d'un barrage sur le Dnieper et qui chante la puissance des turbines et des générateurs.

Les futuristes italiens ont depuis longtemps émis les mêmes idées. Les Soviets n'ont même pas le mérite de l'originalité.

— 0 —

Paderewski, qui vient de terminer une tournée triomphale aux Etats-Unis, est arrivé le 29 mai, en France. L'ancien président de la République polonaise durant son séjour à Paris, a donné deux concerts. L'un au bénéfice intégral des monuments Debussy, l'autre au profit de l'Association des étudiants. Ces concerts ont eu lieu au théâtre des Champs-Élysées les 6 et 13 juin.

DIVERS

M. Maurice Chevalier vient de faire un don personnel de 50.000 francs au dispensaire qui porte son nom, à l'occasion du premier anniversaire de l'ouverture de cet établissement.

* * *

M. George-Bernard Shaw, l'illustre auteur dramatique irlandais, est arrivé incognito à Paris et s'est rendu, dans la soirée, sans prévenir personne, au Théâtre des Arts, où se jouait précisément sa dernière oeuvre, "La Charette de Pommes". Mais il fut aussitôt reconnu et, à sa sortie, de nombreux spectateurs vinrent le saluer.

* * *

C'est M. Jacques Ibert, le compositeur d'"Escale", d'"Angélique", du "Roi d'Yvetot", de la musique de "Donogoo", qui est l'auteur de la partition qui accompagnera une partie du film de M. Jean Arroy: "S. O. S. Foch". M. Ibert a tenu à diriger lui-même l'enregistrement de la musique qui créera, dit-on, une profonde impression dans les scènes dramatiques de ce film.

* * *

"Lakmé" a été joué pour la millième fois le 13 mai, à l'Opéra Comique, Paris.

* * *

M. Maurice Chevalier doit créer, à Londres, une opérette nouvelle, sous la direction de M. Cochran.

* * *

M. Alfred Laliberté, pianiste mont-réalais, s'est embarqué le 3 juillet en route pour Paris. Il sera l'invité de M. Nicholas Medtner pour une grande partie de son séjour en France.

DECORATIONS

Le grand pianiste Jose Iturbe vient d'apprendre à Los Angeles, au cours d'une tournée de cent concerts en Amérique du Nord, sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur, à Paris.

A PARIS

Pour remédier au chômage des musiciens une réunion a groupé les représentants des Associations et Syndicats professionnels pour obtenir des Pouvoirs publics, une différence de taxe de 5% entre les établissements utilisant exclusivement des machines parlantes et ceux employant des musiciens.

* * *

M. A. Toscanini a été nommé professeur honoraire du Conservatoire de Budapest, en reconnaissance de la propagande efficace qu'il a faite à la musique hongroise dans les pays étrangers. Parmi les peu nombreux professeurs honoraires de cette institution on compte MM. Vincent d'Indy, Mascagni, Emil Sauer et Richard Strauss.

— 0 —

CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE MOUSSORGSKY

Pour cet hommage au génial musicien dont la libre inspiration, combien généreuse! atteignit souvent au sublime, on avait fait appel à l'artiste qui révéla, en France, l'art de Moussorgsky: Marie Olénine d'Alheim. Et celle qui, dès 1896, nous impressionnait jusqu'aux larmes, s'affirmait tour à tour l'enfant ingénue, la mère angoissée, hiératique dans le *Cantique des Cantiques*, terrifiante dans *Après la bataille*, simple et vraie pour exprimer les sentiments du paysan, du pauvre, de l'innocent, retrouvait tout son pouvoir magnifique en cette belle séance du 27 février 1931, où se comptaient parmi ses enthousiastes auditeurs, Mmes Croiza, Marya Freund, Jane Bathori.

Pour plusieurs, ce fut une des heures de rare émotion qui comptent au cours d'une saison musicale et le grand talent apporté par M. Jean Manuel, en sa parfaite collaboration, y fut pour une grande part. Très belle aussi fut l'interprétation par J. Manuel des *Tableaux d'une Exposition*.

* * *

"Faust" a été donné pour la 1900e fois à l'Opéra de Paris.



NECROLOGIE

Est décédé à Paris, le 9 avril dernier, *M. Paul Vidal*, compositeur, chef d'orchestre et éducateur. Il était président d'honneur de la Société des auteurs, président de l'Association des artistes-musiciens, inspecteur de l'enseignement musical en France et officier de la Légion d'honneur. Ses obsèques ont eu lieu en l'église de la Trinité au milieu d'une grande affluence de notabilités du monde musical. (Nos lecteurs liront dans ce présent numéro quelques notes sur l'oeuvre de ce musicien.

* * *

M. David Belasco, le doyen des producteurs de théâtres américains est décédé le 14 mai, à New-York.

Belasco était d'origine portugaise, ses ancêtres s'étant enfuis en Angleterre durant l'invasion maure. Son père vint s'établir à Vancouver, Colombie-Britannique, où il fit fortune et dont il devint maire. Ayant subi des revers, il se dirigea vers San Francisco durant la ruée vers l'or de Californie. David Belasco naquit en cette ville, y reçut son éducation et y épousa Cecilia Loverish, décédée il y a plusieurs années.

Auteur d'une première pièce à 14 ans, Belasco se révéla à New-York avec "La Belle Russe". Au nombre de ses pièces ou de ses spectacles les mieux réussis, on cite "May Blossom", "Lord Chumley", "Zaza", "Madame Butterfly", "Darling of the Gods", "The Music Master", "Girl of the Golden West", "The Dove", "The Return of Peter Grimm", etc.

Au théâtre, Belasco débuta comme messenger, devint régisseur au Baldwin Theatre, puis à l'Opéra et au Metropolitan de San Francisco. Secrétaire privé de Dion Boucicault, régisseur du Madison Theatre de New-York, de l'Old Lyceum, il réussit enfin à se rendre indépendant en menant contre les syndicats de producteurs une lutte de six ans qui lui coûta \$100,000.

Belasco laisse une bibliothèque dramatique que l'on dit la plus complète au monde.

— o —

Le compositeur Barberelli dont maintes oeuvres aimables ont connu le succès est mort à Nice.

* * *

A Skoplie, en Yougoslavie, le chef d'orchestre du théâtre de la ville est décédé subitement au moment où le rideau se levait sur le premier acte. Le chef est tombé au milieu des musiciens de l'orchestre, frappé d'une embolie.

M. Fernand Nozière est décédé à Pau, où il était en villégiature, à la suite d'une opération chirurgicale. Nozière fut à la fois un auteur dramatique très délicat et un critique théâtral des plus estimés.

— o —
TESTAMENT

Le testament de Nellie Melba a été récemment rendu public. Il montre que la célèbre cantatrice avait su s'assurer du pain pour ses vieux jours. En effet, elle laisse des biens pour une valeur d'environ deux cent mille livres sterling, ce qui représente près de vingt-cinq millions de francs. L'héritière en est Mme Armstrong, fille de Melba. Un million devra en être distrait au bénéfice du Conservatoire de Melbourne. D'autre part, la petite-fille de Melba, âgée de douze ans, se voit allouer les bijoux de l'artiste qui, presque tous, lui furent offerts par des monarques, des princes ou de hauts dignitaires chez qui elle s'était fait entendre. Ils sont évalués quatorze mille livres sterling (quelque chose comme un million huit cent mille francs).

La Patti et Caruso possédaient chacun des fortunes de même ordre à leur mort. Mais Christine Nilsson n'avait que quinze millions de francs, et la fameuse Jenny Lind cinq seulement. Il est trop vrai, hélas ! que cinq millions de francs du temps de cette dernière en valaient bien vingt-cinq du nôtre... et même un peu plus...

— o —
JANE BATHORI

Jane Bathori nous a donné la joie, avant son départ, d'un concert d'oeuvres modernes à la salle Gaveau. Si Mme Bathori a une voix expressive, elle y joint les qualités de diction précise et intelligente, de compréhension fine et intuitive, sans lesquelles les mélodies modernes perdraient beaucoup de leur charme. Le défilé d'oeuvres contemporaines qu'elle interpréta fut un véritable enchantement. Les mélodies françaises alternaient avec des oeuvres de musique argentine que l'on a eu également un très vif plaisir à entendre, car leur exécution dans nos concerts est plus rare, Mlle Ibels accompagnait la cantatrice avec talent. Darius Milhaud avait tenu à accompagner lui-même, pour l'interprétation de ses oeuvres, une artiste qui s'assimile si parfaitement son talent.

* * *

Beethoven; combien d'entre nous connaissent les noms des peintres, sculpteurs et architectes qui, en Allemagne, furent leurs contemporains ?

Pourquoi n'aurions-nous pas ici, comme à Paris, une *Semaine de la bonté* ?

* * *

DANS LA VILLE-LUMIERE

Chaque année, la "Semaine de la Bonté" se propose entre autres initiatives de secourir cent cas de détresse. Ces cas ont été choisis par des oeuvres reconnues d'utilité publique. Ils ne relèvent pas de leur ministère, ce sont des misères accidentelles qui se trouvent par cela même en dehors de la charité organisée. Un secours apporté à temps doit les tirer d'embarras, sauver ces familles qui, faute d'une aide, tomberaient dans un complet dénuement.

Nous publions ci-dessous un cas de l'Appel de la Semaine de la Bonté :

Un pauvre musicien

Le père est compositeur de musique. Il joue dans un music-hall pour faire vivre et élever ses onze enfants. La mère est admirable d'énergie sereine. Tous deux se privent du gain que pourraient apporter les aînés pour leur permettre d'apprendre un métier. Le budget de cette famille de treize personnes est un problème difficile à résoudre.

Une telle abnégation mériterait d'être aidée. Une somme de 2.500 fr. permettrait quelques achats bien nécessaires. (Cas No 6).

* * *

M. Wilhelm Furtmaengler dirigea deux concerts de la Philharmonique de Berlin les 5 et 7 mai à l'Opéra de Paris.

* * *

On annonce dès maintenant l'engagement en Hollande pour la saison 1931-32, des artistes suivants : M. Jacques Thibaud, Mme Sigrid Onégin, M. Alexandre Brailowsky, Mme Yvette Guilbert, M. Albert Spalding, M. Alfred Cortot, la Société des instruments anciens, M. Jascha Heifetz, etc.

* * *

Une parole du poète Jean-Paul Richter citée par Schumann : "L'Amour et l'amitié passent sur cette terre, un voile au front et les lèvres closes. Aucun être humain ne peut dire à un autre comment il l'aime; il sent seulement qu'il l'aime. L'homme intérieur n'a pas de langage; il est muet.

* * *

Tous les poètes aiment et vénèrent dans le lied non seulement les références profondes à l'âme de la race, mais aussi une source inépuisable d'éléments poétiques à l'état brut.

L'orgue et les Organistes

En l'honneur de Louis Vierne

Le 12 mars dernier, la Société "les Amis de l'Orgue" présidée par le Comte de Miramon Fitz-James se sont réunis au Cercle de la Renaissance pour fêter en un banquet sous la présidence du maître Vincent d'Indy la croix de chevalier de la Légion d'honneur du grand compositeur et organiste Louis Vierne.

Les plus grands organistes, les plus fervents disciples du maître avaient voulu venir lui manifester leur admiration et leur affection.

Au dessert, on applaudit de nombreux toasts parmi lesquels on apprécia celui de M. de Miramon au nom des "Amis de l'Orgue"; celui de M. Georges Jacob, au nom des élèves de Vierne; celui de Charles Tournemire, au nom de ses condisciples; celui de Joseph Bonnet, au nom des Organistes d'église; celui de Claudine Renault, qui remercia en termes émus le maître des grandes émotions artistiques qu'il fit ressentir aux fidèles de Notre-Dame, puis enfin celui de M. le Chanoine Favier, qui au nom du chapitre et du clergé de Notre-Dame, remercia le grand organiste de ses trente et une années de service au grand orgue de la Cathédrale et lui souhaita de longues années de présence encore dans la tribune qu'il n'a cessé d'illustrer. Puis le maître Vincent d'Indy exprima à Vierne toute la joie qu'il avait à présider ce banquet et remercia le grand organiste de la précieuse collaboration qu'il lui apporte depuis 20 ans à la Schola.

Louis Vierne remercia très vivement tous ses amis et élèves et la soirée se termina chez le Comte de Berthier où MM. Marchal, Duruflé et Fleury jouèrent quelques compositions pour orgue du maître qui fut longuement ovationné.

MARCEL DUPRE A BRUXELLES

Au cours de cette saison musicale, Marcel Dupré donna au Conservatoire de Bruxelles un concert d'un inté-



M. Marcel Dupré

rêt exceptionnel et qui fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Le programme comprenait une première partie consacrée à Bach, une deuxième partie dans laquelle il exécuta sa Seconde Symphonie et, pour terminer, l'audition du poème de Paul Claudel *Le Chemin de la Croix*, récité avec un art plein d'émotion par Mme Madeleine Renaud, professeur au Conservatoire de Bruxelles, avec commentaires improvisés à l'orgue.

La presse belge a parlé de ce concert avec un tel enthousiasme que nous sommes heureux d'en reproduire quelques extraits:

Il ne suffit point à Dupré d'égaliser en son domaine les plus éminents virtuoses du piano ou de l'archet. Il enrichit la littérature organistique d'apports substantiels et originaux: il possède au degré éminent le génie de l'improvisation. Sous ce triple aspect, il dispensa des joies parfaites aux auditeurs du Conservatoire des pièces de Bach réalisant l'idéal de la sérénité, de la clarté et du style. *Symphonie* récemment écrite où Dupré élargit avec une ingéniosité toujours en éveil le champ expressif des timbres et des harmonies, improvisations magistrales enfin des 14 Sta-

tions du Chemin de la croix. Et ceci constitua vraiment une "élévation" de la qualité la plus rare et la plus émouvante, par l'union du verbe et de la musique.

— o —

JOSEPH BONNET

Le célèbre organiste Bonnet vient d'effectuer une grande tournée de concerts d'orgue. Il s'est fait entendre à l'Exposition d'Anvers, à l'inauguration d'Anvers, à l'inauguration des orgues de la Cathédrale de Beziers. D'autres concerts ont été donnés à Aurillac, Bayonne, Bordeaux, Zurich (Suisse), Moulins (inauguration des orgues de la cathédrale), St-Nicolas des Champs, Paris.

Dernièrement il a inauguré un orgue monumental de 142 jeux, à l'abbaye de Dosonside, en Angleterre.

Partout ce très grand maître a recueilli les suffrages unanimes des auditeurs. Son jeu souple, lumineux et grandiose s'est une fois de plus manifesté en l'exécution de nombreuses œuvres classiques et actuelles: Purcell, John Bull, Frescobalde, Gabrieli, Sweeluck, Conperin le Grand, Buxtehude, Bach, Bairstow, Franck, J. Bonnet, Bonnal et Chs Tournemire (Orgue mystique).

* * *

Sachons admirer la vaste érudition de l'organiste de Saint-Eustache. Ajoutons à cette liste un grand concert donné chez la comtesse de Behague et un autre à la salle Playel. (Charles Tournemire).



M. C. Courboin

Mackay Conservatory of Music

OSCAR O'BRIEN

Cours d'harmonie

Traité Rimsky-Korsakoff

1405, rue Mackay

EDGAR BRAIDI

VIOLONISTE

Ecole de Corelli et de Paganini

Spécialité: Bach.

Tél. Uptown 0446

ALFRED LALIBERTÉ

(PIANISTE-COMPOSITEUR)

Enseignement des éléments à la plus haute virtuosité artistique, ainsi que Chant en français, en anglais, en allemand. M. Laliberté est hautement recommandé par le grand compositeur-pianiste russe NICOLAS MEDNER.

Marquette 7974

1231, rue STE-CATHERINE OUEST

M. Paul Lafrance, assistant-professeur.



L'OEUVRE DE M. PAUL VIDAL.

Si curieux que puisse nous paraître le fait à cette heure, les premières oeuvres de notre musicien furent considérées comme étant d'un précurseur à l'époque où il les écrivait. On se disputait alors l'honneur de son amitié. C'était le temps qui vit naître ces Noëls, ces pantomimes, ces musiques de scènes qu'il écrivit pour illustrer des ouvrages de Banville (1), de Bouchor et quelques autres; celui où il écrivit la partition destinée à accompagner la pièce de Catulle Mendès, *La Reine Fiammette* et qui alla aux nues. S'il ne continua pas à servir de porte-drapeau aux pionniers, c'est vraisemblablement dans cette sorte de respect fétichiste dont il fut bientôt saisi pour l'oeuvre des maîtres qu'il faut chercher la vraie raison. Il n'empêche que ses oeuvres lyriques de la maturité, aussi bien que ses plus humbles mélodies témoignent de qualités solides, de couleur, de délicatesse, de fraîcheur, de poésie qui ont bien leur prix. Parmi les premières, nous rappellerons *La Burgonde*, représentée à l'Académie Nationale en 1898, dont le sujet était un peu trop grand pour lui que sa nature rendait plus apte aux expressions charmantes qu'au montage des "grandes machines"; *La Maladetta*, ballet créé à l'Opéra en 1893 et au répertoire duquel il est resté (bien qu'on ne l'en sorte jamais plus); *Eros*, délicieuse opérette qui vit les feux de la rampe aux Bouffes-Parisiens en 1892, et dont la finesse de l'esprit qui y coule à pleins bords empêcha seul le triomphe, le public d'alors, même le plus averti, n'ayant point une tournure d'esprit suffisamment déliée pour en apprécier le sel; *Guernica*, son oeuvre capital, montée par l'Opéra-Comique en 1895, *Le Mariage d'Yvette* (1893), *Zino-Zina* (1908), *Ramsès II* (1908), *Judith*, sans oublier les musiques de scènes qu'il élabora pour *Le Baiser*, *Trilby*, représentés à la Comédie-Française et où abondent les plus heureuses trouvailles. Ses mélodies ont été — et certaines sont encore — sur tous les pianos, surtout les plus anciennes comme *Ariette*, *Printemps nouveau* qui connurent une grande vogue dont, juge sévère pour lui-même, il les estimait indignes.

Vidal laisse en outre une fort belle suite d'orchestre, *Les Mystères d'Eleusis*, qui vaudrait bien qu'on la fit réentendre, sans parler de nombreuses pièces de piano et de non moins nombreux choeurs, surtout pour voix de femmes.

On sait, en outre, que B. Godard étant mort avant d'avoir achevé *La Vivandière*, c'est à Vidal que Carval-

ho demanda d'achever l'ouvrage. Il faut penser que notre auteur en écrivit une partie difficilement délimitable, mais qu'on peut estimer importante.

(Le Courrier Musical)

— o —

DIVERS

Mlle Camille Bernard a quitté Montréal en juin, pour un voyage de plusieurs semaines en Europe. Elle est accompagnée de Mlle Gabrielle Tremblay, pianiste.

* * *

Le "Presbytère en fleurs" de M. L. Houlé a été joué durant cette saison, en plusieurs endroits, toujours avec grand succès. C'est parmi nos pièces canadiennes, l'une de celles qui auront été le mieux goûtées du public.

* * *

Une troupe d'opérette qui se donne le nom d'*Opérette de Paris* se mêle de représenter "Carmen", dans divers endroits de la Province, et cela de la façon... que l'on imagine. Vraiment on a tort de s'imaginer que nos Canadiens sont assez dépourvus de sens artistique pour gober de semblables représentations. C'est leur faire injure tout simplement. La troupe d'Opérette de Paris partie de Montréal est allée entr'autres à Montmagny où la population distinguée est habituée à des concerts de la meilleure qualité et où le public sait apprécier la bonne musique bien mieux que dans beaucoup de milieux de nos grandes villes. Aussi ce public nous a-t-il demandé de protester en son nom, contre les troupes sans valeur qui ont l'audace d'aller lui offrir des spectacles de qualité médiocre. Par contre il invite les bons artistes à aller le visiter.

— o —

La Société St-Jean Baptiste de Montréal a organisé un grand concours de chants populaires du Canada-français, pour les élèves des écoles. Ceci eut lieu au Parc Lafontaine, le 3 juin. Les juges de ce concours ont été: notre éminent artiste canadien, M. Rodolphe Plamondon, ténor de l'Opéra de Paris, M. Eugène Lapierre, directeur du Conservatoire National et M. Guillaume Dupuis, directeur de la maîtrise de Notre-Dame. Les vainqueurs furent les chorales Olier et St-Marc.

Sous les auspices de l'Association éducationnelle des musiciens, dont M. Jerry Shea est le président, un concours d'exécution d'opérettes est organisé pour les amateurs locaux qui présenteront une opérette de leur choix. Une oeuvre de M. Chs. P. Rice, intitulée "Acada" sera donnée en première audition. Prendront part à ce concours: St. Lambert Amateur Operatic Society, la chorale de la paroisse de l'Assention, Young Women's Hebrew Operatic Society, McGill University Society, Montreal Operatic Society, First Presbyterian Church Amateur Operatic Society.

* * *

L'Association chorale de St-Louis de France a atteint ses 40 ans. A l'occasion de cet anniversaire, nous offrons nos compliments à cette société qui se distingue si bien par sa haute valeur artistique et ses succès constants.

— o —

CONCERTS DE FANFARES GRATUITS

En vertu des dispositions du testament de feu Charles S. Campbell, C.R., des concerts de fanfare gratuits seront donnés encore cet été dans les parcs publics de la cité de Montréal, par des fanfares composées de pas moins de trente-cinq musiciens.

Nous entendrons: au Parc Lafontaine, les Carabiniers Mt-Royal; au Parc Jeanne-Mance, Black Watch of Canada; au Parc Jarry, Royal Montreal Regiment; au Parc Laurier, Régiment de Maisonneuve; au Parc Elsdale, Victoria Rifles of Canada.

— o —

La saison musicale étant terminée, nous ne donnerons que trois numéros de cette revue pour les mois de vacance. Nous recommencerons notre publication mensuelle régulière au mois de septembre. Nos abonnés ont droit à douze numéros pour la somme de \$2.50 qu'ils ont versée pour l'abonnement d'un an.

— o —

Epitaphe

Elle ne peut être celle que d'un musicien et ne souhaitons à aucun de mériter qu'elle soit gravée sur sa tombe, encore que nous la communiquions bien volontiers à nos lecteurs d'après notre confrère canadien *La Quinzaine musicale*:

Si Ré-Mi naquit sur ce Sol, il vécut en Fa, mourut sur le Do et fut Mi-La.

Une artiste qui disparaît prématurément



Parmi les artistes disparus durant la saison qui finit, nous comptons Mme Laurilla-B. Sabourin, décédée à New-York, des suites d'une opération subie à l'hôpital Holy Family, à New-York. Elle n'était âgée que de 31 ans.

Madame Sabourin était une artiste distinguée, possédant une superbe voix de soprano. Elle étudia durant neuf ans au Couvent de Jésus-

Marie de Fall-River. Elle fit ses études musicales à Boston avec le professeur Vincent B. Hubbard; puis à Paris sous le maître Vincent d'Indy. Elle se fit entendre avec succès à Paris, puis en provinces de France, ainsi qu'en Italie. Elle donna aussi plusieurs concerts à New-York. Madame Baillargeon-Sabourin possède des parents et plusieurs amis au Canada.

L'émotion qui nous envahit soudainement et avec plénitude, quand nous entendons de belles voix ou un bel orchestre, rend indécises les limites de la conscience individuelle; elle nous révèle l'harmonie de mondes différents et font nos puissances d'égoïsme dans le sentiment de cette harmonie: Mais elle doit une partie de son charme au mystère qui l'accompagne toujours, car nous sommes loin de connaître toutes les causes de ce que nous éprouvons; nous jouissons de notre émotion dans un état demi-conscient, étonnés de nous sentir brusquement devenus le point de rencontre de tant de forces réconciliées. (Jules Combarieu)

— o —

Les oeuvres d'art sont la plus noble marque de notre noblesse d'hommes. Elles nous unissent à l'humanité de tous les temps et nous devons les accepter et les aimer telles qu'elles s'offrent à nous c'est-à-dire empreintes de leur caractère profondément personnel. (O. Spaniel)

* * *

Le lied de Schumann est avant tout destiné à être aimé, compris, approfondi, dans le recueillement intime d'une chambre de musicien, par quelques amateurs et là, il développe une irrésistible puissance magnétique, il fait entrer ceux qui l'écoutent dans la confiance d'une des plus sublimes âmes lyriques qui aient paru dans le monde.

(Camille Maclair)

J. G. YON

L. J. Doucet, prop.

3933 St-Denis, Montréal. Tél. HArb. 2302

Endroit par excellence où l'on peut se procurer le plus beau choix de musique classique, piano solo, chant, violon, violoncelle, musique religieuse, chants canadiens, traités d'harmonie, littérature musicale, et toute la musique demandée par les différents Conservatoires, y compris les éditions Durand, Schirmer, Wood, à des prix défiant toute compétition.

Nouveau rayon de phonographes et disques Starr-Gennett. Remises spéciales aux Communautés Religieuses et aux Professeurs. Service courtis. Une visite à notre magasin vous convaincra du choix de musique varié que nous sommes en mesure de vous offrir.

A tous ceux qui nous enverront 3 abonnements à "La Lyre", nous offrirons un joli album contenant dix pièces de musique.

Mlle Marg. Lemieux, l'une de nos artistes les plus distinguées et les plus sympathiques, passera les mois d'été à Paris, où elle étudiera sous les meilleurs auspices afin de se perfectionner encore dans son art.



LA MUSIQUE DANS L'HISTOIRE

(inédit)

"La vie politique d'une nation n'est que l'aspect le plus superficiel de son être. Pour connaître sa vie intérieure, source de son action, il faut pénétrer jusqu'à l'âme par la littérature, philosophie, les arts, où les ont reflétés les idées, les passions, les rêves de tout un peuple."

Romain ROLLAND.

Les arts dans l'histoire sont les miroirs fidèles de leur époque. L'architecture, la peinture, la musique comme la littérature et la philosophie reflètent le temps où elles ont vécu et offrent à l'histoire des ressources fécondes, une aide puissante, des lumières révélatrices d'un intérêt palpitant. Trop longtemps on les négligea. La musique surtout, quoiqu'elle soit "une des plus profondes expressions de l'esprit humain" avait été laissée de côté et n'avait pas pris dans l'histoire la place qui lui était due. Et cependant ne nous met-elle pas mieux que tout autre art, en contact direct avec le cœur d'une période ou d'un siècle et ne nous fait-elle pas toucher d'une façon saisissante le fond de sa sensibilité. Autrement profonde, pénétrante, expressive, elle ne se borne pas comme la littérature et la philosophie à "une simplification factice qui ne donne d'une époque qu'une idée raidie et appauvrie." Elle se modèle sur la vie"; langage de l'âme, elle la révèle sous toutes les faces et dans toutes les circonstances importantes de son expansion, et par là même son domaine est autrement étendu, communicatif, populaire que celui de la littérature. "L'art nous donne une image beaucoup plus riche du génie français. C'est une sorte, non de grisaille monochrome, mais de verrière de cathédrale, où toutes les couleurs du ciel et de la terre s'harmonisent." La musique surtout, écho des sentiments de tout un peuple, en élargit et en anime l'idée que l'on s'en fait, et de tout ce concert de révélations ressort plus vivante, d'un relief plus impressionnant, la physionomie de l'époque que l'on veut étudier.

Au Moyen-Age la musique passe par les mêmes phases que les autres arts. C'est d'abord l'art roman "où la musique profane a peine à se dégager du chant liturgique, et se traîne avec lourdeur à la suite des mélodies grégoriennes, où les notations noumatiques sont obscures et incomplètes." C'est ensuite l'art gothique où "la musique mesurée des trouvères allège et précise la ligne mélodique, flottante et indécise avant. En même temps, tandis que les mélo-

dies grégoriennes n'excédaient guère l'*ambitus* des modes, les proses des XII^e et XIII^e siècles atteignent les limites les plus élevées, montent et ne savent plus redescendre, — aussi haut que les flèches gothiques." 1

Puis c'est, au commencement du XIV^e siècle la même exubérance, la même pléthore, la même outrance de virtuosité technique que dans les autres arts. Les enlacements de la forêt gothique trouvent leur pendant dans les échafaudages, les entrecroisements et les subtilités du contrepoint et la belle notation proportionnelle du XIV^e siècle fait place aux notations compliquées du XV^e et du XVI^e siècle. A cette surcharge et à cette obscurité répond en musique, comme dans les autres arts, la réaction de simplicité et de clarté de la Renaissance.

Bien souvent la musique et les autres arts se trouvent en relations étroites; ils influent les uns sur les autres, ils se compénètrent, et en arrivent par la force de leur évolution naturelle "à se prolonger hors de leurs limites jusque dans celles de l'art voisin". Ici c'est la musique qui le fait peinture, là la peinture qui le fait musique, réalisant la parole de Michel-Ange à l'heure où la musique italienne s'élève au-dessus de la décadence générale et y échappe. 2 "Une mélodie." (Michel-Ange, dialogue de François de Hollande, 1548).

art se continu dans un autre art et s'y achève; c'est le même besoin de l'esprit qui après avoir rempli jusqu'à la faire éclater la forme en art, cherche et trouve dans un autre son expression complète. Ainsi la connaissance de l'histoire de la musique est souvent nécessaire à l'histoire des arts plastiques." (R. Roland).

Si la musique nous livre l'expression toute pure de l'âme, les secrets de la vie intérieure, tout un monde de passions qui longuement s'amasent et fermentent dans le cœur, avant de surgir au grand jour "elle est souvent grâce à sa profondeur et à sa spontanéité le premier indice de tendances qui plus tard se traduisent en paroles, puis en faits." (Romain, Roland).

1.—P. Aubry.

2.—"La bonne peinture est une musique,

Tél. York 1816

Docteur PAUL TREPANIER

CHIRURGIEN-DENTISTE

Heures de bureau: 9-12 a. m. — 2-5 p. m.

152 Régina,

VERDUN

Elle est parfois révélatrice de toute une vie intérieure qui ne laisse rien transparaître, au dehors, de son existence. Etudiez l'histoire politique de l'Italie et de l'Allemagne au XVII^e siècle? Qu'y découvrez-vous? Un nid d'intrigues de Cour, une suite de défaites militaires, de déchéances lamentables, de ruines entassées, de mariages princiers, de fêtes pompeuses, de navrantes misères. Puis c'est le XVIII^e et le XIX^e siècle qui s'avancent et avec eux la miraculeuse résurrection de ces deux peuples. Comment expliquer cela? Lequel l'histoire ne dit pas, *l'oeuvre de leurs musiciens nous le fait entrevoir*. "Elle montre en Allemagne les trésors de foi et d'énergie qui s'accumulent en silence, des caractères simples et héroïques, cet admirable Henri Schütz, qui pendant la Guerre de Trente Ans, (au milieu des pires désastres qui aient jamais dévasté une patrie (!?)) continue à chanter sa foi robuste, grandiose, inébranlable; autour de lui Jean-Christophe Bach, Jean-Michael Bach, ancêtres du grand Bach, qui semblent porter en eux le tranquille pressentiment du génie qui sortira

Georges-Emile TANGUAY

Leçons de Piano, Orgue, Harmonie et Contrepoint.

1599, rue Marie-Anne Est
Tél. Cherrier 5798

PROF. J. J. GOULET

Lauréat du Conservatoire Royal de Musique de Liège, Belgique

Professeur au Mont-Saint-Louis et à l'Académie St-Patrice — Chef de Musique "Les Carabiniers Mont-Royal" — Directeur des cours de solfège au Monument National, Conseil des Arts et Manufactures.
Tel. Harbour 5888 B. P. No 316, Station B
6025 ESPLANADE, Montréal. Tél. CR. 8620

Studio de l'Ouest :
1265 STANLEY, App. 10
près St-Catherine

Studio de l'Est :
801 CHERRIER
près St-Hubert

Mme M. B. LIPPENS - RICARD

Membre 1^{er} Can. Inst. of Music

PROFESSEUR DE PIANO—THEORIE, SOLFÈGE HARMONIE

Enseignement en Anglais et Français

Préparation aux examens à tous les degrés
Lun. et Jeu.: 10 a.m. à 10 p.m. Mer: 2 à 8 p.m.
Tél. MARquette 4832 Tél. FAIKirk 2019

CHARLES MAGNAN
PIANISTE

Gradué de l'Institut de l'Art musical de New-York.

PIANO — ORGUE — HARMONIE
FUGUE — CONTREPOINT

Coaching: Opéra et Répertoire anglais, russe, italien, espagnol, allemand.

5212 ST-DENIS Tél. DOLLard 9894



d'eux; Pachelbel, Kuhnau, Buxtehude, Lachon, Erlebach, — grandes âmes enfermées toute leur vie dans le cercle étroit d'une petite ville de province, connues d'une poignée d'hommes, sans ambition, sans espoir de se survivre, chantant pour elles seules et pour leur Dieu, et qui, parmi toutes les tristesses domestiques et publiques amassent lentement, opiniâtement, des réserves de force et de santé morale, bâtissent, pierre à pierre, la grandeur future de l'Allemagne. En Italie, c'est à la même époque, un bouillonnement de musique; elle ruisselle sur l'Europe entière; elle asservit la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, montrant quelle était encore au XVIIe siècle la suprématie du génie italien; et, sous cette exubérance fastueuse et dérégulée de création musicale, une suite de génies profonds et concentrés, comme Monteverdi à Mantoue, Carissimi à Rome, Provenzale à Naples, attestent l'austère grandeur d'âme et la pureté de cœur qui pouvaient le conserver parmi la frivolité et le dévergondage des Cours italiennes."

Encore un exemple plus frappant. C'est au moment de la décomposition de l'Empire Romain et des grandes invasions. "Sous cet amas de débris fûmants la pure flamme de l'art continue à brûler." La passion de la musique rapproche les vainqueurs barbares et les vaincus gallo-romains. Les abominables Césars de la décadence et les rois visigoths de Toulouse sont également tous de concerts. Les maisons romaines et les camps à demi-sauvages résonnaient au son des instruments. "On n'y entend que des chants et dans tous les coins des tintements de cordes" (Ammien Marcellin). Clovis fait venir des instruments de Constantinople. Et cette époque elle-même, toute bouleversée qu'elle est, crée un art nouveau. Il en sort un art aussi parfait, aussi pur que les créations les plus accomplies des âges heureux: C'est le chant grégorien qui, d'après

Gevaert débuta au IVe siècle par le chant de l'Alleluia, "cri de victoire du christianisme après deux siècles et demi de persécutions", et dont les chefs-d'oeuvre semblent de la fin du VIe siècle, entre 540 et 600, c'est-à-dire entre les invasions des Gots et les invasions des Lombards, "à une époque que notre imagination se représente comme une suite interrompue de guerres, de massacres, de destructions, pestes, famines, cataclysmes tels que saint Grégoire y voit les symptômes de la décrépitude du monde et les signes avant-coureurs du Jugement dernier." Et cependant tout dans ces chants respire la paix et l'espoir en l'avenir. Une simplicité pastorale, une sérénité grave et lumineuse des lignes, comme dans un bas-relief grec, — une poésie libre, pénétrée de nature; une suavité de cœur infiniment touchante: voilà cet art sorti de la barbarie et où rien n'est barbare "témoin parlant de l'état d'âme de ceux qui vécurent au milieu de tant de formidables événements". Et ce n'était pas là seulement un art de cloître, c'était un art populaire qui régna dans tout l'ancien monde romain. De Rome il passe en Angleterre, en Allemagne, en France. C'est un art qui reflète bien son temps. Les princes se passionnent pour lui; Charlemagne et Louis le pieux passent des journées, à chanter, à entendre les charmantes cantilènes et à s'absorber en elles. Charles le Chauve, malgré les troubles de son règne, entretient une correspondance musicale et compose de la musique en collaboration avec les moines du Couvent de St-Gatt, "centre musical du monde au IXe siècle". Rien de surprenant comme "ce recueillement d'art, cette floraison souriante de musique", à travers cette tourmente et cet convulsion sociales!

Sous la mort apparente, sous les ruines circule la continuité de la vie; sous l'écorce meurtrie par l'orage et qui semble anéantie, se cache une sève toujours vivace préparant un éter-

nel renouveau. Non, l'Art ne meurt pas. "Il se métamorphose, il s'adapte aux circonstances." Au sein des révolutions, de la guerre, des ruines, la force créatrice pourra difficilement s'exprimer par l'architecture: l'architecture veut de l'argent; elle veut le besoin de nouvelles constructions, le bien-être, la confiance dans l'avenir. On peut même dire que les arts plastiques, pour acquérir leur plein et libre développement ont besoin de la prospérité matérielle et des loisirs, "d'une classe raffinée" favorable aux productions, du calme et de l'équilibre qui la secondent et lui tiennent l'esprit en éveil. "Quand la vie devient âpre, pauvre, harcelée de soucis, quand il lui est interdit de s'épanouir au dehors, elle se replie sur elle-même et son besoin éternel de bonheur lui fait trouver d'autres voies artistiques: la beauté se transforme, elle prend un caractère plus intérieur, elle se réfugie dans les arts profonds: la poésie, la musique. Elle ne meurt pas. La lumière ne cesse pas de brûler; seulement elle se déplace, elle va d'un art à l'autre, comme d'un peuple à l'autre. Si vous n'en étudiez qu'un, vous serez naturellement amené à trouver dans l'histoire des interruptions, des syncopes où le cœur cesse de battre." Ayez une vue d'ensemble de tous les arts, et vous sentirez couler l'éternité de la vie.

Comparez toutes les formes de l'art, si vous voulez être dans la vérité et vous faire une idée exacte de ce qui se presse dans le monde de l'esprit humain. L'oubli d'une seule d'entre elles vous fausserait la vue et vous laisserait dans l'erreur.

Quelle est la place qu'occupe la Musique dans l'Histoire? La Musique remonte aux temps les plus reculés de la civilisation. Chez les Egyptiens où la civilisation était plus intense que dans tout autre pays, la Musique était partout. Les temples avaient leur grand chantre comme nos cathédrales, et ce personnage

Je tiens TOUT ce que je promets

Pour le bénéfice des Musiciens, nous avons fait imprimer 3 catalogues que nous vous adresserons gratuitement sur demande :

Catalogue de Musique Religieuse — Catalogue de Musique Vocale Française — Catalogue de Musique de Piano.

Consultez-les, vous avez le plus beau choix de Musique Française de toute l'Amérique du Nord.

En plus nous adressons la Musique EN APPROBATION à TOUT LE MONDE. — Demandez nos conditions.

Nouveautés du mois :

"Pour elle", sérénade napolitaine, (gros succès), franco 55c — "La vie est un rêve", (gros succès), franco 40c
"Berce-moi lentement", de M. Pesse, (gros succès) 55c

Vingt-quatre Chansons populaires, texte français et anglais, en un joli petit livre, 25c

Pour être au courant de la nouveauté, il faut s'abonner à notre Journal mensuel de Broderie et MUSIQUE . . Par an: 25 cts
Toujours en mains tous les morceaux annoncés dans "La Lyre"

RAOUL VENNAT

3770-3772 RUE SAINT-DENIS (anciens 642)
Tél. Harbour 6516-5310 MONTREAL

Assortiment — Compétence — Courtoisie — Prix raisonnables — Service



était secondé dans ses fonctions par des joueurs d'instruments de classe inférieure et par des serviteurs. Les prêtres chantres sont toujours vêtus de robes somptueuses : on en voit qui jouent de grandes harpes dans une salle du tombeau de Ramsès... Les rois avaient aussi des musiciens de haut rang attachés à leur service et leur titre de "chantres du roi" de "chanteurs du maître du monde" était inscrit sur leur tombeau." (F. Clément). Les bas-reliefs des musées, les peintures, les sculptures qui nous restent de cette époque attestent l'importance de la Musique au sein de ce peuple avancé. Hérodote parle des fêtes de Bubastid, la Diane égyptienne, où sept cent mille personnes descendaient le Nil sur des bateaux, au bruit des castagnettes au son des flûtes traversières et doubles, toutes les mains frappant en cadence.

"On cite encore une fête donnée par Prolémée Soter II, dans laquelle on entendit des chœurs de douze cents voix, accompagnés par trois cents citharistes et un grand nombre de flûtistes." (id.)

La même importance et le même développement se rencontrent chez les Arabes et les Assyriens. Et chez les Hébreux? Les Spaumes de David ne sont-ils pas là pour l'attester? L'énumération des instruments qui servent à les accompagner ne disent-ils pas assez combien la Musique était chez eux en honneur?

"Samuel annonce à Saül, après l'avoir sacré roi, qu'il sera accueilli dans la ville par des prophètes précédés de musiciens jouant des *nebel*, des *toph*, des *khalil* et des *kinnor*." (F. Clément).

Pour la translation de l'Arche d'Alliance, des prêtres au nombre de sept, donnaient de la trompette entre les chants. Les chantres Hémon, Asaph et Idithun qui donnèrent leurs noms à toute une dynastie de musiciens marquant le rythme avec de petites cymbales d'airain; puis venaient ceux chœurs dirigés par le chef des lévites Chénania, le premier chœur était formé des lévites Râcharie, Oziel, Sémiramoth, Téhiel, Anni, Eliab, Maaséia, Benaïa, qui chantaient une musique grave et mystique en jouant du *nebel*; d'autres lévites chantaient à leur tour des cantiques de triomphe et d'actions de grâces en jouant de la cithare à huit cordes. David venait ensuite, vêtu d'une robe de lin, et dansant, tout en jouant de la harpe trigone." (id.). Parmi les lévites quatre mille étaient employés comme chantres et musiciens. On choisissait parmi les quatre mille, les 288 musiciens les plus habiles, et on les répartissait dans les divers groupes.

Salomon fit fabriquer, pour servir aux solennités, deux cent mille trompettes ainsi que Moïse l'avait ordonné, et quarante mille instruments de musique, *nebel*s et *kinnors* en métal d'or et d'argent, pour le chant des hymnes.

Ces imposantes manifestations d'art indigent de façon frappante la place considérable qu'occupait la musique parmi les nations les plus civilisées. A ceux qui la font dater d'hier, on peut citer encore chez les Grecs, Aristoxène de Tarante, faisant commencer la décadence de la musique à Sophocle, et Raton, qui d'un goût plus pur, trouvait que depuis le VII^e siècle et les mélodies d'Olympe, on n'avait plus rien fait de bon. De siècle en siècle, on a répété que la musique avait atteint son apogée, et qu'il ne lui restait plus qu'à décliner. *Il n'y a pas d'époques qui n'aient été musicales. Il n'y a pas de peuples civilisés qui n'aient été musiciens, à quelque moment de leur histoire, même ceux que nous sommes habitués à considérer comme le moins doués pour la Musique : l'Angleterre par exemple, qui fut un grand peuple jusqu'à la révolution de 1688.*" (R. Roland).

Il y a certainement des circonstances qui sont plus favorables que d'autres au développement de la Musique. On la voit parfois coïncider avec la décadence des autres arts, "voire même avec les malheurs d'un pays." (id.). Et cela paraît assez logique, puisque "la musique est une méditation individuelle qui ne demande, pour exister, rien de plus qu'une âme et qu'une voix. Un malheureux, entouré de misères et de ruines, en prison, séparé du reste du monde, peut créer un chef-d'oeuvre musical ou poétique" (id.) témoin Théodulphe d'Orléans et le *Gloria, laus et honor*. Cette perle merveilleuse du IX^e siècle.

Mais ceci n'est qu'un des côtés de la Musique. *Art intime*, elle est aussi un *art social*; fille du recueillement et de la douleur, elle peut l'être aussi de la joie et de la frivolité. "Elle se plie aux caractères de tous les peuples et de tous les temps; et quand on connaît son histoire et les formes diverses qu'elle a prises à travers les siècles, on ne s'étonne plus de la contradiction qui règne dans les définitions qu'ont données d'elle les esthéticiens. Celui-ci l'appelle *une architecture en mouvement*, celui-là *une psychologie poétique*. L'on y voit un art tout plastique et formel; l'autre, un art de pure expression morale. Pour tel théoricien, la mélodie est l'essence de la Musique; pour tel autre, c'est l'harmonie. Et en vérité, tout cela est vrai, et ils ont tous raison. L'his-

toire conduit en somme non pas à douter de tout, mais à croire partiellement à tout, à ramener les théories générales à des jugements qui sont vrais pour un groupe de faits et une heure de l'histoire, à des fragments de la vérité. Et il est parfaitement vrai, il est également vrai de nommer la musique de tous ces noms qu'on lui prête: elle est *architecture de sons* en certains siècles d'architecture et chez les peuples architectes, si je puis dire, comme les Franco-Flamands du X^e et du XVI^e siècles. Elle est dessin, ligne, mélodie, beauté plastique, chez les peuples qui ont le sens et le culte de la forme, chez les peuples peintres et sculpteurs, comme les Italiens. Elle est poésie intime, effusions lyriques, méditation philosophique, chez les peuples poètes et philosophes, comme les Allemands. Elle s'adapte à toutes les conditions de la société. Elle est un *art de cour galante* et poétique sous François 1^{er} et Charles IX; un *art de foi et de combat*, avec la Réforme; un *art d'apparat et d'orgueil princier* sous Louis XIV; un *art de salon* pendant le XVIII^e siècle; elle cède, aux approches de la Révolution, l'expression lyrique de personnalités révolutionnaires; elle sera la voix des sociétés démocratiques de l'Avenir comme elle fut celle des sociétés aristocratiques du passé. Nulle formule ne l'enferme. *C'est le chant des siècles et la fleur de l'histoire*; elle pousse sur la douleur comme sur la joie de l'humanité." (id.)

On voit la place immense occupée par la musique dans les civilisations anciennes. Elle s'étend du commencement à la fin de l'Histoire grecque, "hymnes chantés et dansés par tout un peuple, dithyrambes dissyriaques, tragédies et comédies toutes baignées de musique, la musique enveloppe toutes les formes littéraires, elle est partout. C'est un monde qui n'a cessé d'évoluer et dont le développement n'offre pas moins de variétés de formes et de style que notre musique moderne" (id.). D'abord vocale, la musique devint considérablement instrumentale. Dans certaines fêtes solennelles de grands concours publics avaient lieu entre les plus renommés virtuoses. "Tous les instrumentistes les plus fameux de l'antiquité brillèrent à tour de rôle dans l'exécution de leur *Pythicon*." Les oeuvres lyriques de tous les anciens poètes étaient composées pour être chantées. La tragédie grecque était un drame en grande partie musical : les chœurs y étaient chantés et dansés; un bon nombre de monologues et même de dialogues étaient également chantés, surtout à l'origine, par exemple dans

(suite à la page 21)



NOS LITTÉRATEURS CANADIENS

M. Harry Bernard

M. Harry Bernard est né à Londres, Angleterre, de parents canadiens-français, le 9 mai 1898. Il a fait ses études classiques et sa philosophie au séminaire de Saint-Hyacinthe. De 1919 à 1923, il fut rédacteur et correspondant parlementaire au "Droit" d'Ottawa, et depuis 1923, il est rédacteur en chef du "Courrier de Saint-Hyacinthe".

En marge de sa carrière de journaliste, M. Bernard a trouvé le loisir de s'occuper de littérature proprement dite et il est devenu un des littérateurs les plus en vue de l'époque présente au Canada-français. Son œuvre actuelle se compose de six ouvrages, dont quatre romans, "l'Homme tombé", publié en 1924, "la Terre vivante", en 1925, "la Maison vide", en 1926, et "la Ferme des Pins", en 1930; un volume de nouvelles, "la Dame Blanche", publié en 1927, et un volume de critiques littéraires, "Essais Critiques", publié en 1929. Deux de ses romans, "l'Homme tombé" et "la Terre Vivante", ont obtenu le prix David, et quatre ont obtenu des prix d'Action intellectuelle.

Ceux qui ont suivi les progrès accomplis par cet écrivain infatigable depuis son premier ouvrage sont d'avis que sa vigoureuse personnalité, son sens aigu du réalisme, sa pénétrante observation le classeront un jour parmi les littérateurs les plus caractéristiques, non seulement de sa génération, mais du Canada-français tout entier.

Particulièrement dans ses romans, M. Bernard a adopté un genre qui lui a valu des critiques acerbes, des reproches peut-être un peu outranciers et suffisants en tout cas pour décourager un auteur moins tenace et moins indépendant. L'auteur de "l'Homme tombé", loin de s'offusquer des remarques dures qu'on lui adressait, les a mises à profit dans ses ouvrages subséquents, et il est facile de remarquer une marche ascendante de progrès entre son roman publié en 1924 et celui publié en 1930. Le régionalisme un peu rigide et un peu tranché des débuts s'est amélioré, s'est humanisé, pourrait-on dire, et il n'est plus téméraire d'espérer qu'un jour M. Bernard pourra nous donner une œuvre pleine de vie, de mouve-

ment et de pittoresque et qui reflétera pleinement une région de la province qu'il s'efforce d'analyser, de comprendre et de décrire en des touches de plus en plus précises.

Par ces premières œuvres, M. Bernard semblait entrer de plein pied dans la classe des régionalistes à qui on reprochait vertement de rétrécir le champ d'action des écrivains canadiens. Telle était peut-être même au début la conception de l'auteur d'envisager la littérature. Cependant, à mesure que se développait sa personnalité, quand l'écrivain eut amélioré sensiblement sa langue et son art et compris que les lettres canadiennes pour se développer ne devaient pas se confiner dans un genre, M. Bernard se dépouilla d'un traditionalisme un peu raide et fit plus large sa conception d'envisager les êtres et les choses de chez nous. Il n'hésita pas, d'ailleurs, à faire connaître publiquement son opinion sur le régionalisme et un de ses premiers et de ses plus importants chapitres des "Essais critiques" est consacré entièrement à ce sujet. "Nos livres s'évertueront à rendre l'âme de nos gens, à peindre et à interpréter le milieu où ils vivent, le paysage qui les entoure, et cela de façon si précieuse, si impérieuse, qu'il ne saurait y avoir de doute, dès le premier contact, sur la nationalité de leurs auteurs. Inconsciemment dans certaines couches sociales, avec intensité chez ceux des nôtres qui réfléchissent, le désir a surgi chez nous d'une véritable autonomie, pour ainsi parler, dans le domaine des arts et de la pensée. On a le désir de faire canadien. On nourrit l'orgueil de donner à sa vie, à ses institutions, aux choses mêmes de l'industrie, du commerce, de la finance, un caractère distinctif, qui affirme la jeune puissance d'un peuple en pleine évolution ascendante, fier de ses énergies latentes, confiant que l'avenir lui appartient. Les nôtres sentent, s'ils veulent survivre, qu'ils doivent tendre vers cette virilité intellectuelle qui est la marque des peuples adultes."

Cette opinion franche et nette, nous la trouvons personnifiée particulièrement dans "La Ferme des Pins", qui est incontestablement le meilleur ouvrage de l'auteur, y com-

pris ses essais critiques. Ne l'oublions pas, cependant, c'est encore le critique qui prédomine, même dans ses romans, chez M. Bernard. Mais le romancier ne doit-il pas être doué d'une certaine dose d'esprit critique? Ce qui manque le plus à M. Bernard pour obtenir tout le succès auquel il a droit, c'est une façon plus vivante de faire agir ses personnages et de présenter ses diverses thèmes. Son souci constant de réalisme et de vérité font paraître ses romans un peu froids. Son amour de la méthode et de la technique nuisent à l'action dramatique et au développement de la passion vraiment humaine.

Mais là encore sans doute, il faut voir la marche d'une théorie qui conduira M. Bernard à nous donner des œuvres romancées qui réuniront toutes les qualités de forme et de fond et le classeront parmi les écrivains les plus remarquables de son pays. Son amour du travail, sa ténacité, sa vive intelligence nous permettent de l'espérer.

Ajoutons que M. Bernard a trouvé en M. Albert Lévesque, éditeur et directeur-gérant de la Librairie d'Action Canadienne-française, l'homme tout qualifié pour le seconder et l'encourager. Toutes les œuvres jusqu'ici publiées par M. Bernard ont été éditées par les soins de M. Albert Lévesque qui, par l'influence qu'il exerce dans le monde de nos lettres a beaucoup contribué à faire connaître et apprécier le réel talent de l'auteur de "La Ferme des Pins" et des "Essais critiques".

Terminons ce bref et bien imparfait article en disant que M. Bernard donne un éloquent exemple de ce que peuvent faire pour l'amélioration d'un écrivain le travail et la ténacité. Ce n'est pas lui faire injure que de dire qu'il n'est peut-être pas le mieux doué de nos romanciers. Certains ont un style plus parfait, une imagination plus vive et plus accentuée; mais M. Bernard restera l'auteur le plus remarquable et le plus en vue de sa génération, parce qu'il aura marqué le roman de sa forte et vigoureuse personnalité.

Raymond DOUVILLE.



Extrait de

La Ferme des Pins

Par HARRY BERNARD

Levé tôt, Robertson commença par se raser. Il fit sa toilette avec soin déjeûna, sortit pour atteler. Les garçons, qui l'observaient de la fenêtre, remarquèrent qu'il prenait la Rouge, la belle jument aux pattes fines, à la croupe mince, que le vieux affectait habituellement de dédaigner. Mais Robertson flatta la bête de la main et démêla sa crinière, recula de dix pas, pour juger de son allure.

Du seuil, Georges lui cria comme il partait :

— On jugerait que vous allez voir les filles !

— Après ? Y a pas d'mal à ça ?

— Vous revenez ce bonne heure ?

— Comptez-y pas trop. En tout cas, pas besoin d'm'attendre pour dîner, si j'arrive pas.

Il ne donna pas d'explications, fit claquer son fouet.

Le matin était frais. Un rideau de brumes blanches montait de la terre. C'était le début de l'automne. Le vent était humide, les feuilles des arbres se paraient chaque jour de nouvelles nuances. Tenant à peine les guides, respirant à pleins poumons, le vieux se laissa bercer par le roulement de la voiture. Un grand calme régnait dans le jour matinal. Robertson commença la jument, qui allongea le pas. Elle allait le cou recourbé, les oreilles droites, nerveuses, et le fermier, qui s'y connaissait, ne put retenir un mot d'admiration :

— Une belle bête ! Une vaillante, qu'est toujours parée à donner dans le collier. Ç'a pas-peur de tirer, pas peur de se fatiguer. On n'en rencontre pas comme ça tous les jours. Tout de même, les gars ont paru étonnés...

Il se mit à rire, comme s'il s'agissait d'une bonne farce. Il ne riait pas souvent, il fallait vraiment que le matin fût merveilleux ! Mais déjà il arrivait à Saint-Valérien, dont les premières maisons se dressaient à travers les arbres. La jument trotta jusqu'à la remise publique, où son maître l'attacha d'un licou. Puis Robertson entra chez Janvier Lorquet, le marchand.

Une compagnie nombreuse, malgré l'heure matinale, s'y trouvait déjà. On ne voyait d'abord les gens qu'avec difficulté, tant la fumée était grande. Il y avait là, rassemblés depuis la messe, les rentiers les plus désœuvrés

et les plus notoires de la localité, trois ou quatre gros sanguins aux mains rouges, aux moustaches tombantes, aux bedaines solennelles, qui cherchaient hors de chez eux, loin de leurs épouses proprettes, acariâtres et légitimes, la double satisfaction de jouer aux dames et de cracher par terre. C'était ensuite le sourd Aimé Veilleux, connu à cinq lieues à la ronde, qui riait de tout sans jamais entendre ce qui se disait; le fils du maire, bedonnant à trente ans, ambitieux de succéder à son père et flânant avec tout le monde pour les besoins de sa popularité future; le barbier Roireau, maigre et myope, ordinairement mal rasé, qui jouait aux cartes de l'aube à la nuit, tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là, surveillant tant bien que mal sa boutique, sise en face, du côté opposé de la rue. Ces gens, badauds par tempérament, fidèles à une habitude de plusieurs années, se réunissaient ainsi chaque jour, été comme hiver, autour du poêle de Janvier Lorquet. Ils étaient bruyants, se racontaient de grosses farces et des anecdotes invraisemblables, où entraient à dose égale la médisance et la calomnie. Ils parlaient riaient gesticulaient, manifestaient une activité constante et nulle, toujours encombrante, qui n'avait que le seul inconvénient de ne pas ajouter aux recettes de la caisse, quand elle n'intimidait les clients possibles du marchand. Celui-ci n'osait protester. Il tolérait, parce qu'il était dans les moeurs de tolérer. Il n'eût voulu déplaire à ses parasites, par crainte de les voir se réfugier chez ses concurrents, où il leur était loisible de répandre sur son compte quelque histoire, chuchotés à voix basse, capable de chasser le gros des chalands.

Robertson entra et dit, ne s'adressant à personne en particulier.

— Bonjour, ces messieurs !

— Bonjour, son père ! dit quel-qu'un. Ça va ben ?

— Pas pire, pas pire...

— Y a toujours d'la place pour un autre ?

— Y a toujours de la place. Pas vrai, père Lorquet ?

— Y a toujours d'la place, répondit le marchand, en écho.

Robertson s'assit donc près des autres, face au poêle couleur d'aluminium, que des allumettes marquaient de traits rougeâtres. Dans la pièce, il faisait bon. Le marchand avait allumé une attisée, à cause de l'humidité que laisse la fraîcheur des nuits. Robertson était venu au village pour y rencontrer le notaire. Il n'avait rien à faire jusqu'à neuf heures, les hommes, les hommes de profession

ne se levant guère quant et le soleil. Comme tous les hommes présents, tirant sur leur pipe à la fois, emplissaient le magasin d'une fumée qui prenait à la gorge, Robertson ne trouvait mieux que de les imiter.

— Est-ce que tu vends ? lui demanda soudain le grand Roireau.

— Je l'sais pas plus que toi.

— T'es pas venu voir le notaire ?

— Tu parles d'une question !

— On était pourtant sûrs, quand on t'a vu entrer.

Roireau, ses yeux de fouine à demi fermés, essayait de déchiffrer le visage de l'arrivant. L'homme, barbier de son état, ne travaillait guère quand les enfants des écoles avaient congé, et le lundi, quand les habitants de la campagne se rendaient au village pour leurs emplettes. Il lui restait donc cinq jours sur sept, bien comptés, pour collectionner et colporter les nouvelles, vraies, fausses ou prématurées, du village et de la paroisse.

Ici, Robertson prit les devants :

— Qui t'a si bien renseigné ?

— D'abord, y a ma femme...

— Elle sait des choses, ta femme !

— Seulement, faut dire qu'elle a rien inventé. Elle est pas historieuse, faut lui donner ça. Mais elle a su la chose d'la vieille Aglaé Marois, qui la tenait de j'sais pas qui... Tout d'même, m'a dire comme on dit, c'est-y vrai, ou pas vrai ?

— J'vends ou j'vends pas, répondit Robertson. C'est l'un ou l'autre. Y a pas d'milieu. Si on t'questionne, tu répondras comme ça, et tu seras certain de pas t'tromper.

La salle entière éclata de rire.

— Tout d'même, continua Roireau, qui ne perdait pas contenance pour si peu, j'étais sûr. A entendre le monde jaser, Nésime achète ta terre. On l'a vu passer chez vous et relu-

Successions Assurances Incorporations
Expertises Liquidations

LE BUREAU COMPTABLE
LADISLAS JOUBERT

C.G.A.-C.P.A.

COMPTABLE PUBLIC LICENCIÉ

34 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL
Tél. HARbour 1360

Mlle FLEURETTE BEAUCHAMP

PIANISTE

Récitals et Concerts

7730 ST. HUBERT

Tél.: Cal. 9064

BAYEUR FRERES

LUTHIERS

Violon primé au concours de Paris, 1921

Hautement recommandé par le célèbre violoniste
Alfred DeSèves

1853 AMHERST — Tél. FRonteno 4282 — Montréal



quer les champs avec son grand air qui dit rien, jeter un oeil aux bâtiments, aux clôtures, aux fossés, aux animaux. Et comme c'est pas un secret qu'on gas fréquente sa fille, la p'tite dernière, on s'est dit comme ça, sans vouloir t'faire du tort : c'est fait, Nésime achète l'emplacement du bonhomme, pour partir son nouveau gendre...

Le fermier haussa une épaule, qu'il laissa retomber de dédain.

— Tu connais mes affaires mieux que moi.

Sur le coup de neuf heures, il sonna chez le notaire Dumais, avec lequel il s'enferma. Les deux hommes restèrent ensemble longtemps, l'un en face de l'autre et parlant à voix basse, consultant des papiers. Comme les flâneurs du magasin devaient être inquiets ! Que faisait James Robertson dans l'étude du notaire, entre neuf et onze heures de la matinée, derrière l'étroite fenêtre voilée de mousseline ?

Mais le fermier finit par quitter l'homme de la loi et s'en fut trouver sa jument, qui rongea tranquillement de ses dents, pour se désennuyer, une planche de la remise. Robertson remonta en voiture, fit siffler son fouet. Il fut bientôt en pleine campagne. En arrivant aux Pins, la Rouge voulut s'engager dans le chemin qui y conduit.

— Marche, marche... t'as pas fini !

Et sur la route poussiéreuse, peu fréquentée, de chaque côté de laquelle les habitants creusaient des fossés, la Rouge continua de courir.

Elle atteignit une plaine basse et maigre, où les bouleaux agitaient un feuillage léger. La gelée précoce avait mordu les arbres et l'on apercevait ça et là, parmi les troncs grâciles, des éclaircies. De temps à autre, la verdure sombre d'un conifère, le friselis des peupliers, qui ont l'air d'énormes queues de renard plantées dans le sol. Puis des pentes sablonneuses, des quartiers de roc sur lesquels étaient grimpés, se détachant sur le ciel, des moutons jaunâtres. Les bêtes prenaient le vent, renflaient l'air le museau en avant, comme présentant l'orage. Robertson ne les vit point. Pas plus d'ailleurs qu'il ne remarqua l'herbe morte, le feuillage décomposé des bouleaux, les bandes tournoyantes de corneilles affairées, croassantes, venues de tous points de l'horizon, qui préparaient leur migration vers le sud. Le fermier avait autre chose en tête que les caprices et les transformations de la nature. Son monde intérieur, ses pensées et ses déceptions, ses espoirs, les projets que tour à tour il formait et rejetait, l'in-

quétude autrement que les mystères de la glèbe, lesquels s'accomplissent régulièrement, selon le cycle des saisons. Qu'importait à Robertson, à ce moment, de savoir si les ormes étaient tachés de safran, les érables ensanglantés de pourpre, si les feuilles des saules se recroquevillaient comme du tabac séché ? Que lui importait de connaître le départ bruyant des corneilles, celui des pinsons siffleurs, des grives solitaires et plaignardes ? Le mystère de son propre coeur, avec les abîmes de détresse qu'il y apercevait, l'inquiétait davantage. Les arbres retrouveraient leur frondaison, les oiseaux reviendraient animer le paysage. Cela, il le savait. Il en était sûr. Mais que savait-il de lui-même ? Quelle certitude avait-il, quant à lui, de l'avenir ? Où serait-il dans quelques années ? Que pouvait-il pour ranimer sa foi en la vie, se donner le courage qui lui manquait ? de quelque côté qu'il tournât son regard, il ne voyait que le noir, le vide, le désenchantement.

— La Rouge, plus vite que ça !

La jument, pourtant, n'avait pas ralenti son allure. Elle se dirigeait maintenant vers Upton, Elle allait de son pas mesuré, battant le sol de ses sabots. On avait traversé le pont, en cécia des moulins de La Chute, et la Rouge trotta sur la route qui longe la rivière. Chaque courbe lui était familière, avec ses arbres et ses massifs d'aulnes, l'eau clapotante entrevue soudain, l'énorme saule qui s'élève au milieu d'un pâturage, tel un prince solitaire. La jument avait passé là cent fois, le poil luisant, étrillée du matin, quand Georges entendait la messe à Upton, et qu'il ne revenait qu'à la nuit. Mais les chevaux, pas plus que les pierres, ne révèlent les secrets qu'ils connaissent. La Rouge gardait pour elle ses souvenirs.

Sur le coup de trois heures, ayant dîné à l'hôtel, James Robertson se présenta chez Miss Aloysia Parker, sa vieille amie de toujours. Pendant qu'il attendait sur le perron, les rideaux de toutes les maisons voisines s'agitèrent, tirés par des mains invisibles. A ce moment précis, toutes les femmes du voisinage, visages adolescents ou visages ridés, analysaient les moindres gestes de Robertson, et jusqu'à l'ombre fuyante sur ses traits. On le savait veuf depuis longtemps, et Miss Parker n'était encombrée d'aucun lien d'ordre conjugal. Chaque fois que le fermier des Pins sonnait chez la vieille demoiselle, les commères ne manquaient de lui prêter des intentions variées, dont quelques unes très matrimoniales.

Depuis vingt ans et plus, Miss Parker vivait seule avec sa servante, une petite personne modeste, silencieuse, dont la présence avait fini par créer dans la maison une espèce d'atmosphère familiale. Miss Parker doublait le cap, non de la quarantaine ni de la cinquantaine, mais bien de la sixantaine. En vérité, elle était plus près de soixante-dix ans que de soixante, mais un reste de pudeur féminine, compréhensible, lui interdisait de donner là-dessus des détails précis. Quand Robertson fit retentir le timbre de la porte, elle l'aperçut à travers la vitre, répara furtivement, d'une main prompte, le désordre réel ou fictif de sa chevelure. Elle replaça en un tournemain les coussins du salon, poussa les chats dans la direction de la cuisine. Elle s'assure aussi que les stores des fenêtres étaient partout suffisamment baissés, afin qu'aucune poussière indiscreète ne se révélât sur l'acajou des meubles. Puis elle ouvrit au visiteur.

— Allons, quel bon vent vous amène ? On ne vous voit plus !

— J'suis arrêté vous saluer, en passant. Et puis, ça va pas mal ?

— Ça va bien. Merci. Et vous ?

— Pas mal, comme vous voyez...

Miss Parker était une personne toute simple, aux gestes mesurés dont les prunelles mobiles vous surveillaient constamment. Elle vivait dans la maison qu'un de ses frères, mort riche et célibataire, lui avait léguée. Elle ne s'était pas mariée. Les mauvaises langues prétendaient qu'aucun parti raisonnable ne s'était trouvé sur sa route, à quoi la vieille demoiselle répondait, clignant de l'oeil, qu'elle avait toujours été trop avisée pour s'embarasser d'un homme et de sa quotidienne tyrannie. Entre temps, assurée de trois repas par jour, d'une maison chaude et d'un bon lit, elle avait vieilli sans paraître s'en alarmer, comme les gens qui n'ont de soucis ni d'espoirs terrestres. Elle était d'ailleurs fort occupée à soigner ses plantes, ses chats et sa santé, de sorte qu'il ne lui restait que de rares loisirs. Sa santé surtout la préoccupait. Elle ne redoutait pas la mort, mais elle avait une horreur innée de la maladie, sous toutes ses formes. Un médecin bavard, alors qu'elle était aux études, avait cru distinguer chez elle une assez vague lésion au coeur, et Miss Parker s'était mise à dorloter cette partie délicate de son individu. Sa chambre, où la bonne même ne pénétrait pas, offrait tous les caractères d'une pharmacie. y trouvait, bien rangés dans les commodes et les armoires, plus de remèdes et de drogues que chez les deux



docteurs de la localité. Il y avait au chevet du lit, en permanence sur une table destinée à cette fin, des cachets pour le mal de tête, de l'essence de menthe pour la mauvaise digestion, provoque les palpitations, du cognac et des comprimés de strychnine, pour les défaillances possibles. Au reste, tout cela ne prêtait à conséquence. Malgré sa lésion et ses palpitations, Miss Parker avait atteint tranquillement, sans heurts ni secousses, l'âge respectable et canonique de soixante-huit ans. Autour d'elle, l'un après l'autre, ses parents étaient morts. Ils étaient originaires du Massachusetts, francs loyalistes qui n'avaient pu rompre leurs attaches britanniques. Un à un, la terre les avait pris. Miss Parker restait seule dans la légion, dernier témoin d'une époque et d'un monde qui n'étaient plus. Elle était arrivée toute petite dans ce village d'Upton, et la mémoire de ses morts l'y retenait. D'ailleurs, qu'eût-elle cherché de par le monde ? Dans ce milieu paisible et silencieux, peuplé d'honnêtes gens, elle promenait sa silhouette inoffensive, ses gants de filonelle et les toilettes démodées qui rappelaient sa jeunesse mûrissante.

Dans le salon vieillot, Miss Parker offrit un siège à James Robertson, qui remercia, promena autour de lui un regard rapide. Rien n'était changé. C'était toujours les mêmes fauteuils aux bras d'acajou, recouverts de velours défraîchi, agrémentés de franges soyeuses et tire-bouchonnées. Dans un coin, le même depuis près d'un quart de siècle, l'étagère où voisinaient des bibelots disparates : des statuettes d'animaux en simili-marbre, achetées un jour de quelque colporteur à l'accent napolitain ; un porte-bijoux en coquillages ; un minuscule canot indien fait d'écorce de bouleau ; des fleurs de cire et un étrange plateau à fruits, en verre bleuâtre orné d'or, qui affectait la tournure. L'examen du fermier n'avait pas duré une seconde. L'homme forme d'une corne d'abondance rebalbutia des mots inintelligibles, pour se faire pardonner d'être venu, puis il toussa deux ou trois fois, ce qui eut un effet magnifique sur Miss Parker :

— Seriez-vous souffrant ? Avec moi, vous savez, il ne faut pas vous gêner. J'ai une préparation merveilleuse contre la toux le plus mauvaise, une préparation infaillible.

Mais Robertson n'était pas enrhumé, pas même enrôlé. C'était affaire de contenance, tout simplement. Il voulut causer température et potins de village, y renonça bientôt. Ce n'était pas son genre. Il se frottait les

maines et Miss Parker comprit, à son air soucieux, qu'il se passait des choses graves.

Le visiteur dit enfin, sans transition :

— J'vas dire comme on dit, ça va pas...

— Qu'y a-t-il encore ?

— J'vous l'répète : ça va pas...

Il avait cette fois serré les dents. Sa main osseuse se referma sur le bras du fauteuil où il s'était écroulé et Miss Parker eut le geste de se précipiter vers le meuble en danger.

— C'est toujours les mêmes tracas, ceux que vous connaissez. J'me dis ben que ça sert à rien de s'lamentier, mais c'est plus fort que moi. J'me demande ce que j'vas faire, de quel bord me revirer ? J'voulais pas venir vous tanner avec toutes ces affaires, mais j'avais des frémilles dans les jambes... Fallait que j'viennne... On dirait qu'ça me fait du bien d'parler au monde. Alors, vous vous souvenez de nos derniers entretiens ?

— Sans doute... sans doute...

L'homme s'arrêta, comme pour respirer. Il voulait rassembler ses idées en désarroi, y mettre de l'ordre. Les deux chats, entrant au salon à pas muets, en furent chassés aussitôt. Robertson ne parlait toujours pas. Il avisa à la fin un ancien album à photographies sur une petite table, à portée de sa main, un de ces albums à la mode d'autrefois, recouvert de peluche rouge, orné aux coins de ferrures décorées. Dans un vase, des roses de papier faisaient songer aux couronnes funéraires. Le regard de Robertson alla de l'album au vase effilé, puis à la figure immobile de Miss Parker.

— Dans cet album, finit-il par dire, on trouve surtout des morts. Nos morts à nous deux, c'qui reste d'un monde qu'on verra plus. La vie, c'est pas drôle ! J'commence par croire qu'on laissera pas même, dans le pays, la trace de notre passage. Dans vingt ans, peut-être moins, personne saura votre nom ni le mien. Pensez pas ?

La vieille demoiselle acquiesça :

— Je sais, je sais, mon pauvre ami.

— Avec vous, continua le fermier, on peut parler. Sert à rien de s'cacher la vérité. C'qu'on a vu dans Upton, on l'a vu aussi dans toutes nos paroisses. On croirait que j'dis des grandes phrases, que j'parle en termes, mais il y a longtemps que j'réfléchis. Chez nous comme ailleurs, vous l'savez c'est la famille qui s'en va. Philippe est mort. Y m'restait deux garçons, et déjà je suis plus vieux... J'craings que j'suis en train de l'perdre, lui aussi. Figurez-vous qu'Georges s'est amouraché d'Madeleine Riendeau, la fille à Onésime, et qu'ça

déjà l'air d'un mariage. J'suis sûr de ce que j'dis. J'ai été aux nouvelles, comme vous pensez... Alors, c'est la débâcle. J'ai encore parlé de rien à personne, jusqu'à cette heure. Il me reste que Robert, mon dernier, et faut pas être ben futé pour voir c'qui s'en vient : la fin des Robertson dans l'pays. D'abord, pourquoi qu'Robert ferait mieux que les autres ? Dans quatre ou cinq ans, il singera ses aînés, sans s'en apercevoir. On n'est pas fou, après tout ; on voit clair ! Robert est encore une jeunesse, mais y prendra de l'âge, et ça sera tout à recommencer. Y reste ben un moyen...

— Vous n'y songez pas ?

— C'est encore curieux...

— Si vous partez, dit Miss Parker, car elle connaissait la pensée de son vieil ami, êtes-vous assuré que les choses s'amélioreront ? Vous ne survivrez pas davantage dans le pays. Voyez ce qu'il advint des autres, de tous les autres, Anglais comme nous, qui s'en allèrent...

Robertson soupira :

— Qu'on fasse c'qu'on voudra alors, on est finis. On est finis, parce qu'on n'a pas su s'défendre. Si on reste, on est tassés dans les coins, étouffés avant qu'on se r'tourne. Si on quitte la place, les autres ont beau s'mettre chez eux, rois et maîtres partout. Comme quelqu'un m'disait un jour, c'est la conquête endessous, sournoise comme une belette dans un poulailler, ben plus dangereuse que celle qui s'fait avec des armes. Car alors, quand on voit venir le tataille, on s'laisse pas piler sur les pieds. On s'ramasse et on tape dans le tas, pour sauver sa peau.

— Vous n'êtes pas porté à exagérer ?

— Exagérer ! J'voudrais ben vous voir à ma place, rien que pour une semaine ! J'dis peut-être des grands mots, mais j'connais le fond des choses. Quand j'suis seul dans l'champ, et que j'gagne le large avec mes chevaux, je pense long... Je reçois aussi les gazettes et j'ai lu ben des livres, sans qu'ça paraisse. Les autres, à la maison, comprenaient pas pourquoi j'me bourrais la tête avec cinquante affaires. Mais j'avais mon idée, craignez pas...

Robertson ouvrit l'album, tourna les feuillets jaunies, marqués parfois de taches de doigts, où des physionomies placides d'hommes et de femmes d'un autre temps s'effaçaient lentement. Tous étaient endimanchés, perdus dans ces vêtements trop larges, faits pour durer, qui épousaient mal les formes. C'étaient des hommes barbus, hauts en couleur, dont la



tête sortait de faux cols empesés montant jusqu'aux oreilles; des femmes aux traits fins, aux yeux timides et brillants, dont toute la volonté se concentrait dans le sourire de commande exigé par le photographe. Le fermier les examinait, les scrutait de son petit oeil perçant, comme s'il avait voulu leur parler, les interroger, leur faire évoquer le passé. Entraîné par sa rêverie, il en oubliait presque la présence de Miss Parker, qui l'observait de son coin d'ombre, sans remuer, en proie aux mêmes pensées que lui.

Mais Robertson se ressaisit, demanda à brûle-pourpoint :

— A quoi pensez-vous ?

— Vous-même ?

Il désigna l'album sur ces genoux :

— Comme le monde est changé !

Qui aurait cru ça, il y a seulement vingt-cinq ans, qu'on verrait c'qu'on voit aujourd'hui ? De tous ceux-là que je retrouve ici, il reste personne.

On a compté pourtant, dans ce village d'Upton, une bonne colonie des nôtres.. C'étaient des Anglais comme le bonhomme Stevenson et les jumeaux Lloyd, des Irlandais comme le marchand O'Connor, des Ecossais comme le vieux McBride et ceux de son voisinage. Alors, c'était l'bon temps !

Une merveilleuse histoire, entre tant d'autres, que celle d'Herbert McBride. L'homme, arrivant directement d'Ecosse, était venu un jour dans le pays, après les premières tentatives de défrichement. Il avait fait le commerce de bois, acheté et vendu des terres, construit un moulin à scie, un autre pour moudre le grain. Un beau matin, il s'était éveillé riche, seigneur d'un domaine dont sa maison était le centre, roi et maître dans la région. Non seulement les moulins lui appartenaient, mais il possédait des fermes, des droits sur la forêt d'alentour, des magasins où ses employés dépensaient l'argent qu'il leur faisait gagner. Dans cet embryon de village qu'il avait tiré du sol, tout partait de lui et y revenait. Il en était le pivot, l'origine et la fin. La première chapelle du lieu fut érigée dans l'ombre des moulins. Toute l'activité commerciale, agricole, religieuse même, se concentrait autour de McBride et de ses établissements.

— Les McBride, dit Robertson, ont quitté comme les autres. Une fois les vieux morts, les enfants sont partis j'sais pas où... Une fille à New York, paraît-il, une autre plus loin...

— De même pour les Mann, dit Miss Parker.

— D'même pour les Davis. D'même pour les Dunn, les Lloyd, les O'Connor. D'même aussi, il y a plus

qu'un mois, pour le marchand Rhodes, qu'avait pourtant fait son possible pour rester. Il était avec vous, Miss Parker, le dernier.

— Ils étaient pourtant bien, ici...

— Ils étaient bien, mais s'entaient plus chez eux. Comme nous autres, Miss Parker, comme moi et vous, sauf vot' respect... On est pas mal, icitte, mais on reste parmi des étrangers. On n'est plus, comme qui dirait, dans not' assiette.

— J'ai mes morts au cimetière, dit Miss Parker. J'attends mon tour d'aller les rejoindre.

— Vos morts au cimetière ! C'est vrai. Mais vos vivants, où sont-ils rendus ? John dans l'Ontario depuis vingt ans, Clarence aux Etats-Unis, votre soeur en Colombie anglaise, au fin bout du pays. Qui les a poussés à partir ? L'naturel, vous allez m'dire, comme chez les animaux. J'badine peut-être, mais c'est pas mal comme ça .

Le fermier toussota de nouveau, retourna à son album :

— Tenez, c'vieux possédé de McDonald, avec ses favoris rouges ! Il avait une fille et quatre grands gars, quatre taupins bâtis comme des Jos. Montferrand. La fille est morte après deux ans de ménage, et elle a laissé une p'tite fille qu'a été élevée par sa grand'mère, et qui aujourd'hui sait pas dire "yes" en anglais. Les gars, eux autres, y s'sont tous mariés avec des Canadiennes, du premier au dernier. C'étaient des fières créatures, si vous voulez, mais allez voir la descendance ! Et y sont pas les seuls dans leur cas, prenez ma parole. On en finirait pas de r'chercher leurs pareils. Y en ben un nommé Burke, c'ans l'rang de Charlotte, qu'tout le monde connaît sous l'nom de Burque, et qui sait rien de sa parenté. J'en peux dire autant d'un McIntyre que j'connais, qui sait pas dire "yes" lui non plus, et qui prononce son nom *McEntère*...

— Je sais, je sais, mon pauvre ami.

Quand Miss Parker, accablée de ce qu'elle entendait, ne savait que répondre à Robertson, elle jetait dans la conversation cette petite phrase, pour en consoler le visiteur.

Mais l'autre ne l'écoutait pas. Il continua son monologue, et Miss Parker, jugeant l'heure propice, proposa :

— Vous prendriez bien une tasse de thé ?

Puis se tournant vers la cuisine, dont la porte était entrebaillée, elle appela :

— Hermine, préparez donc le thé. Ne craignez pas de le faire fort, comme nous l'aimons, nous autres . . .

Nous autres, c'étaient eux, les deux

anciens dont la vie et les souvenirs étaient si amers. C'était lui, le laboureur vieilli, robuste encore malgré les années, dépaycé dans un monde qui n'était plus le sien, et qui se sentait comme rejeté de sa famille même. C'était elle, la demoiselle aux capelines extravagantes et aux doigts parcheminés, qui séchait sur place et ne vivait que de la crainte qu'elle avait des maladies; c'était elle, la vieille fille que tout le monde respectait, que personne n'aimait vraiment, dernière survivante d'une époque et d'un monde qu'elle incarnait tant bien que mal, et que sa mort effacerait totalement de la mémoire des gens.

A ce mot de thé, le visage de Robertson s'était éclairé. Il avait perdu depuis longtemps l'habitude du thé de cinq heures. Il ne l'avait même jamais bien connue, parce que sa jeunesse, au pays natal, avait été celle d'un pauvre, obligé de travailler dur pour gagner le pain de chaque jour. Cependant, Robertson se rappelait le temps où sa mère là-bas les initiait, lui et ses frères et soeurs, aux charmes du thé pris en famille. Le thé de cinq heures, c'était un peu l'évocation de la patrie absente. C'était une tradition, un rite, presque une religion.

Et le vieux, approchant de ses lèvres le breuvage brûlant, crut que sa main tremblait. Il leva les yeux vers Miss Parker, sourit :

— C'est comme chez nous . . . comme chez nous . . .

Il ne trouvait pas d'autres mots.

Mais il ajoutait tout de suite, comme s'il s'éveillait d'un songe, comme si déjà le charme était rompu :

— Alors, quant à vous, vous croyez qu'y vaut mieux endurer et rester ? Vous m'avez pas donné votre avis ?

— Je n'ai pas le droit de vous conseiller.

Il baisse les paupières, indiqua l'album de la main :

— Eux non plus, ils ne savaient pas. Ils étaient comme vous. Les uns demeurèrent, les autres partirent avec leur drigail, mais tous finirent par se détruire, par rapport au pays. Si ça doit toujours arriver, à quoi sert de s'lamentar à tous les saints du paradis ? On a beau s'piéter, on reste ou on reste pas, on tourne et on vire, et on finit quand même par compter pour zéro. L'histoire des colons anglais dans les Cantons de l'Est, ç'aura été un beau rêve, sans lendemain.

Tél. Lancaster. 3452

J. E. LEMIEUX

Réparations de tout instrument de musique

1554 ST-DENIS,

MONTREAL



Miss Parker sentait, comme son hôte, l'âpre vérité de ces paroles. Mais elle n'avait de consolation à offrir. Sur la table étroite où la bonne avait déposé la collation, une mouche courut rapidement, attirée par le sucre répandu. Les deux vieillards la suivirent des yeux, sans un geste pour la chasser. Leur pensée errait ailleurs.

— Une autre tasse? offrit Miss Parker.

“Figures et Paysages”

Par Madame D. BRODEUR

Mademoiselle Marguerite Brodeur vient de faire éditer quelques écrits de sa mère, feu madame Donat Brodeur, sous le titre de “Figures et Paysages”, et le pseudonyme de Louyse de Bienville, qui fut le nom de plume de l'auteur.

Ce recueil est présenté au public par une préface de M. Edouard Montpetit, secrétaire de l'Université de Montréal, économiste et écrivain renommé.

Ce livre publié par la maison Beauchemin, a un caractère de distinction qui fait honneur à ses éditeurs.

La première partie évoque tout à tour des écrivains, des poètes, des artistes, des hommes politiques canadiens qui, à quelques exceptions près, sont tous disparus.

Le titre dont les longues lettres ombrées se détachent en silhouettes sur fond blanc, met en relief ces “Figures” remarquables tandis que le mot “Paysages”, en caractère plus léger décrit la subtilité d'analyse des sentiments qu'inspirait à Louyse de Bienville notre nature canadienne.

Au-dessous du titre apparaît le sceau de l'auteur: un livre dans lequel est inscrit: “Femme je suis”, surmonté d'un soleil et orné au bas de la pomme légendaire. Le tout signifie l'esprit dominant la matière, et la devise est en harmonie avec la vie de madame Brodeur, qui fut vraiment femme, dans le sens le plus complet et le plus élevé du mot.

“Louyse de Bienville est, comme le dit monsieur Montpetit, de la famille des écrivains et des artistes: d'instinct, elle les exalte et les défend pour avoir perpétué la pensée et l'expression, qui sont le signe du progrès et la raison même de la durée. Elle redoute le matériel, la civilisation affairée, l'égoïsme pratique, où, sous le prétexte du succès immédiat se réfugient inconsciemment la paresse intellectuelle et le renoncement social.”

“Nos lecteurs liront avec intérêt sans doute, ce volume qui décrit le décor où Louyse de Bienville a commencé de vivre et rappelle les hommes qui l'ont illustré: “J'ai évoqué les visions d'autrefois, qui me sont apparues dans la gloire du soleil couchant: comme un grand amour qui s'enveloppait dans un beau souvenir et dans une immense promesse.”

On peut se procurer ce volume dans les librairies ou en s'adressant au bureau de notre journal, ou aux éditeurs Librairie Beauchemin, Limitée, 430 rue St-Gabriel, Montréal, ou à Mlle M. Brodeur, 3548 rue Durocher, Montréal. (Communiqué).

Les derniers événements de la saison



Wilfrid Pelletier

Les débuts de la Canadian Opera Company

La Canadian Opera Company a fait au Loew's un début très honorable.

Elle a donné à Montréal la meilleure représentation de l'opéra “Roméo et Juliette” que cette ville n'ait jamais eue au dire de nos musiciens qui ont l'autorité de la valeur et de l'âge. Nous n'hésitons pas à le croire, car cette représentation atteignait un degré élevé de perfection, sous la direction de M. Wilfrid Pelletier qui est un chef magnifique.

Voilà un maître. Un directeur qui peut faire exécuter une oeuvre d'art dans toute sa perfection, parce qu'il a non seulement la culture nécessaire, mais encore le métier et le tempérament voulus.

L'orchestre assez nombreux et formé de musiciens de chez nous a joué la partition on ne peut mieux. Mais il faut dire qu'il était conduit!

Mme Queena Mario “Juliette” MM. Edward Johnson et Léon Rother n'ont pas été moins brillants que ne les ont faits leur réputation et leur renommée. Chacun a montré les grandes qualités que la critique a maintenant accoutumé de leur accorder.

M. Lionel Daunais, malgré qu'il ne soit pas du “Métropolitan House” ne mérite pas moins qu'eux l'éloge et la louange. Le rôle de Mercutio a été interprété à la perfection par lui. Il a fait une superbe impression avec sa voix riche, agréable et bien dirigée, un maintien parfait et beaucoup de charme personnel. La Ballade de la Reine Mab lui a valu une flatteuse ovation de la part de tout l'auditoire. Plusieurs de nos artistes montréalais ont fait leur début à cette belle représentation, et de façon bien plus que satisfaisante. Ce sont Mlles Sylvia Kelsey (dans Stephano), Lucienne Beaudry (Gertrude) MM. Gérard Gélinas (Grégorio) François Brunet (Tybalt) Léopold Fortin (le duc de Vérone), Albert Viau (Paris), Roméo Mondello (Benvolio).

Tous ces artistes furent “fort biens” C'est ainsi lorsqu'une oeuvre est organisée et dirigée par des gens qui ont avant tout le souci de la perfection artistique.

Les chœurs exercés par M. Claude Champagne étaient bien balancés, très homogènes et solides à l'attaque, harmonieux dans ses nuances, enfin, superbement stylés.

Ajoutons enfin que les décors et les costumes avaient été empruntés du Metropolitan s.v.p... A vrai dire, il était facile de remarquer que cela ne ressemblait pas tout-à-fait à ce que nous avons l'habitude de voir ici. L'éclairage fut au point, la figuration convenable, et le ballet, organisé dit-on, par une artiste du Metropolitan fut une chose parfaitement gracieuse.

Ce beau jour, ou plutôt, cette belle nuit aura-t-elle de dignes lendemains?

M. Victor Brault, l'animateur de cette organisation, mérite des félicitations, et souhaitons qu'il trouve tout l'encouragement que mérite son oeuvre.

A. D.

Récital Plamondon

M. Lucien Plamondon, quoique tout jeune homme encore, se montre déjà un grand artiste. Son récital à la salle York de l'hôtel Windsor fut une soirée musicale de la meilleure qualité. Le programme comportait la Sonate No 6 de Boccherini, un Pré-



lude de Bach, le Concerto en E mineur d'Elgar, Bacchante de Frank-Cavalen, Toccate de Frescobaldi, "The Bonny Wee Maré", de Léo Smith.

Ce programme fut exécuté avec une technique soignée et de bonne école. L'interprétation est bien personnelle, ce qui n'empêche pas le style propre de l'auteur d'être bien respecté en chaque oeuvre.

M. Plamondon joue avec toute son âme. Il met dans son jeu, son coeur et l'enthousiasme d'une foi artistique encore jeune et naïve. Ce qui fait qu'il montre beaucoup plus d'émotion qu'il en communique aux gens quelque peu sceptiques qui n'ont plus la fraîcheur de ses sentiments. Mais Lucien Plamondon est musicien de bonne race et il joue bien... sapristi! Et s'il ne demeure pas à végéter ici il deviendra probablement un des plus grands violoncellistes de demain.

— o —

A la Salle Saint-Sulpice

Monsieur Alfred Laliberté et son oeuvre

L'élite de la société musicale et littéraire de Montréal, s'était donnée rendez-vous en foule en avril dernier à la salle Saint-Sulpice. Rarement société plus élégante, plus recherchée avait été réunie. Peintres, musiciens, poètes, sculpteurs, dignitaires ecclésiastiques, personnalités sociales donnaient à cette conférence-concert, organisée par l'Association des Auteurs Canadiens, un éclat tout particulier. Bien des fois on a présenté des poètes et leurs oeuvres, mais presque jamais on aurait prié un artiste de présenter lui-même son oeuvre au public. Alfred Laliberté que nous connaissions déjà comme auteur des "Chansons d'Eve", de l'opéra "Soeur Beatrice" s'est classé maintenant comme un protecteur de notre folklore canadien, comme un chantre national, un harmoniste exquis du folklore esquimau et indien. Cette oeuvre de longue haleine notre public s'est plu à cette occasion à l'applaudir et s'est montré heureux d'acclamer le compositeur émérite qu'est Alfred Laliberté. Que de recherches, que d'heures de travail ont dû coûter à monsieur Laliberté les quarante-huit items au programme. Et nous savons que ce n'est qu'une faible partie de son oeuvre. Laliberté est un modeste, sincère, consciencieux et surtout minutieux. Il est consacré musicien national et c'est un bonheur de réaliser que de son vivant un tel artiste puisse se voir respecter, aimé et admiré,

Monseigneur Turquetil qui a passé une vingtaine d'années chez les esquimaux, qui parle leur langue à la perfection, qui connaît à fond leurs traditions, a exprimé son admiration pour l'oeuvre d'Alfred Laliberté. Et de vrai il a su comprendre très bien l'âme esquimaude et a saisi d'une façon extraordinaire la couleur locale. Que ce soit dans la "chanson de l'oiseau"; que ce soit dans le *chant d'incantation*, ou dans l'étrange *danse barbare*, le compositeur sait si bien nous émouvoir par ses extraordinaires harmonies caractéristiques que l'on se demande parfois s'il n'a pas vécu des années parmi ces peuples d'hérédité mongole. Travail de plus de vingt ans, travail ingrat, travail ignoré, car cela parut une découverte pour les auditeurs captivés, travail difficile à apprécier car j'ai entendu des gens dire que les mélodies n'étaient pas de lui (candeur ou imbécillité), travail effarant de persévérance.

Et maintenant dans les chansons indiennes le compositeur a choisi et puisé des sujets qui démontrent qu'il possède la sensibilité, l'âme tendre, qu'on lui a souvent reproché de ne pas avoir. En effet, quelle tendresse se dégage de la "Berceuse", du "chant d'amour", et quelle noblesse possède la "chanson-écho"! Dans le répertoire canadien la valeur de ses harmonisations n'est pas moindre et si vous écoutez "Germine" vous êtes captivé par la finesse de l'harmonie plus que par la mélodie, de même pour la plupart des autres chants. Je ne dirai pas que chacune est un chef-d'oeuvre d'harmonisation, car ce serait compliment banal à faire à M. Laliberté qui sait fort bien qu'il n'existe pas d'oeuvre sans faiblesse. Ce n'est peut-être pas une raison pour que le distingué compositeur se permette d'être quelquefois inégal sans pour cela devenir banal. Les pianistes présents ont réalisé que ces accompagnements doivent être mis en relief certainement, mais ils ne doivent pas oublier que trop de force dans l'accompagnement serait de nature à nous faire oublier le chanteur. M. Laliberté, qui accompagnait ses propres oeuvres, s'était assuré le concours de sa brillante élève Mlle Germaine Lebel. Mlle Lebel est douée d'un organe vocal intéressant et a mérité l'ovation que lui fit le public après chacun des groupes qu'elle chanta délicieusement. L'éminent baryton Lionel Daunais fut rarement aussi en voix et fut remarquable par la chaleur de ses interprétations. M. Emile Boucher, ténor d'Ottawa, eut une part du succès.

L'autre partie du programme était remplie par le poète Alfred Desro-

chers, l'honorable juge Desaulniers, M. Jean-Chs Harvey et par la gentille poétesse Mlle Jovette-Alice Bernier.

La soirée était présidée par M. Jean Bruchési.

Charles MAGNAN.

— o —

Un intéressant récital d'élèves à Québec

Un groupe d'élèves de M. J.-Arthur Bernier l'ont donné mardi soir, le 12 mai, dans la salle Robitaille, rue St-Joseph.

Le 12 mai, dans la magnifique salle Robitaille, un groupe d'élèves de M. J.-Arthur Bernier, organiste de St-Jean-Baptiste et professeur à l'Université Laval, ont donné un très intéressant récital de piano. Dommage que ce récital ait eu un caractère intime, car il eût sans doute été hautement apprécié par tous les artistes de la vieille capitale.

Les parents des élèves au programme et quelques invités seulement, eurent le plaisir d'assister à cette audition, qui a permis à un groupe de jeunes musiciennes de mettre en relief le bel enseignement que donne l'excellent organiste de Saint-Jean-Baptiste.

Mademoiselle Gabrielle Marcotte de St-Basile, jeune cantatrice déjà bien connue à Québec, prêtait son concours à ce récital et y a recueilli un succès très flatteur. Elle a chanté d'une façon remarquable une composition de M. Bernier, récemment éditée, *Les Blancs Moutons*. Elle était accompagnée au piano par l'auteur lui-même.

L'un des autres numéros du programme qui a été spécialement goûté a été le *Premier Mouvement du Concerto en ré mineur* de Mozart, exécuté par M. Bernier et l'une de ses meilleures élèves, Mlle Doré, de St-Casimir.

Voici le programme complet de ce récital :

- 1—(a) Chanson du Ruisseau *Widor*
(b) Czardas *MacDowell*
Mlle M. R. BELLE-ISLE
- 2—(a) Prélude et Fugue en ré mineur . *Bach*
(b) Sonate en ré majeur,
1er mouvement *Mozart*
Mlle J. LETARTE
- 3—(a) Clair de lune *Debussy*
(b) Scherzo-valse *Chabrier*
Mlle YVETTE CLOUTIER
- 4—(a) Concerto italien — final *Bach*
(b) Impromptu, op. 31 *Fauré*
Mlle I. EAST
- 5—(a) Les cloches du soir *Saint-Saens*
(b) Etude, op. 10, No 3 *Chopin*
Mlle CECILE LABERGE
- 6—(a) Prélude et Fugue en sol maj. . . *Bach*
(b) Novellette en mi maj. *Schumann*
Mlle P. POITRAS
- 7—(a) Mon pays *A. Gretchaninow*
(b) Chanson norvégienne *Fourdrain*
(c) Les blancs moutons . *J.-Arthur Bernier*



- Mlle GABRIELLE MARCOTTE
 8—(a) Prélude Bach
 (b) Sonate, op. No 2, 1er mouv., Beethoven
 Mlle A. TROTTIER
 9—(a) Prélude et Fugue en ré maj., Bach
 (b) Caprice brillant . . . Mendelssohn
 Mlle M.-PAULE DORÉ
 10—(a) Gavotte variée . . . Rameau-Leschetisky
 (b) Valse-caprice . . . Borovszky
 Mlle C. BLANCHET
 11—(a) Rondo en sol-maj., Beethoven
 (b) Le coucou . . . Arensky
 Mlle CECILE BEDARD
 12—(a) Nobles Seigneurs—
 Les Huguenots . . . Meyerbeer
 Mlle GABRIELLE MARCOTTE
 13—(a) Danza Festiva . . . Medtner
 Mlle M.-REINE BELLE-ISLE
 14—(a) Concerto en ré mineur —
 1er Mouvement . . . Mozart
 Mlle M.-P. DORÉ et M. J.-Arth. BERNIER
 15—(a) Prélude et Fugue en do dièse maj., Bach
 (b) Fantaisie en fa mineur . . . Chopin
 Mlle ROSE LAGUEUX

L'improvisé

Le maître de chapelle doit connaître son métier. Il doit être d'abord *grégorianiste*, car le chant grégorien est le chant d'église par excellence. Il est même le seul nécessaire, puisque seul il suffit à l'Office catholique.

Il doit être *liturgiste*, c'est-à-dire au courant des lois établies par l'Eglise pour l'ordonnance de son culte et de ses cérémonies.

De plus, puisque la musique moderne est admise à prendre part à l'Office sacré, en compagnie de son aîné, le chant grégorien, il doit être musicien, capable de connaître la valeur d'une pièce d'église, savoir facilement discerner le bon du mauvais. Il doit être encore habile formateur des voix, directeur expert, excellente baguette.

Il devrait même joindre à tout cela *l'art de la Composition*, car il peut ainsi répondre à toutes les opportunités.

Mais que de fois le maître de chapelle n'est rien de tout cela ! . . .

Il saura bien un peu de musique, assez de solfège pour inculquer à chaque partie ce qui lui revient, mais de chant grégorien, hélas ! juste ce qui se rabache, chaque dimanche, derrière le choeur, avec le paquet de de défauts qui fait escorte. Rien d'artistique, rien de conforme aux progrès actuels.

De liturgie, rien. De formation des voix, néant. Tout va sans retenue comme sans barrières.

Comme connaissances du clavier, un peu de piano. Il bat la mesure, mais il ne dirige pas. Que voulez-vous ? *C'est un improvisé*. Il est notaire ou avocat, industriel ou négociant, pharmacien ou docteur. Que sais-je encore ? Mais maître de cha-

pelle au sens strict du mot, non ! Il en occupe la place, mais il y est d'une insuffisance qui fait pitié. Sa bonne volonté seule plaide en sa faveur ; mais, hélas ! sans succès.

Quant à être *compositeur*, il en est loin. Il aurait bien parfois l'ambition de le paraître ; il essaie ; mais il ne met sur pied que de maigres indigences assez prétentieuses, quand il n'est pas comme *l'âne jouant de la flûte de la fable ou le geai paré des plumes du paon*.

Je sais bien que parfois l'absence de sujets pousse à utiliser même les insuffisances. On n'a pas le choix. On n'y regarde pas de si près, et on honore en même temps et on s'attache un homme de marque de la paroisse.

Au point de vue de l'art d'église, c'est malheureux. Il est vrai que cela s'impose, malgré soi, quand le budget exige la plus grande parcimonie ; mais quand les ressources sont capables de répondre à tous les besoins, pourquoi ne pas faire appel à un spécialiste, à un de ces artistes habiles et probes, qui offrent toutes les garanties nécessaires pour remplir les devoirs de leur charge, à la satisfaction générale ? La décence en fait une loi des plus impérieuses.

L'Art d'église mérite tous les respects, aussi bien de la part de celui qui est préposé à la garde du Sanctuaire et qui a charge d'âmes, que de celui qui dirige les chants et fait vibrer les claviers de l'orgue.

S'il n'est pas utile de le rappeler, tant mieux !

P. CHASSANG.

"La plus jolie fille de France"

Par Félix FOURDRAIN

Voilà un titre alléchant que m'avait conseillé de consulter, il y a quelque temps Henri Casadesus (auteur de l'opérette : Rosier (2) et de "Cotillon III" (1)). Pour peu qu'on ait un peu d'âme, un peu de chaleur et quelque sens elle est bien facile à chanter, cette opérette admirablement écrite pour la voix. C'est quelque chose, bien que ce ne soit plus la mode, de faire vibrer l'instrument selon ses aptitudes propres, afin d'en tirer tout l'agrément physique possible, toute la vénusté naturelle. Ne comparons pas, bien entendu, ces petites oeuvres élégantes aux bizarres compositions modernes qui se prétendent symphoniques et ne sont que des "magnats" sonores où de malheureuses notes de chant, n'importe où dans la gamme se perdent, comme des croûtons de pain dans une innombrable bouillabaisse ; prenons seulement, incontestablement très belles : la "Chanson d'amour" du 1er la "Valse des deux images", la danse des "Nonosses" et le couplet des "usage" par exemple ainsi que le divertissement pimpant et sémillant et le ballet des "Andalouses des Moscovites, des Girls et la Bourrée française sont des pièces musicales très bien écrites. Chez Fourdrain, vous ne rencontrez jamais de ces effets harmoniques, nullement littéraires, brusques écarts de l'écriture, commis sous la préoccupation pure et musicale et susceptibles de renverser tout à coup dans le fossé l'infortuné chanteur comme dans les opérettes célèbres du "Rosier" (2) et de Cotillon III (1) de Henri Casadesus.

Sans doute, l'habileté dans l'art d'écrire, pour les voix, constitue pour la voix humaine une qualité suffisante chez les mélodistes.

Mais à vrai dire, dans l'accompagnement d'une opérette, ce ne sont pas les harmonies, élément décoratif, avant tout, qui importent principalement, mais seulement les modulations que ces harmonies éclaircissent ou justifient, parce que les modulations expriment les nuances de l'âme, tandis que les harmonies ne provoquent qu'un plaisir des sens.

Je crois avoir déjà démontré combien Fourdrain comme Henri Casadesus a trouvé des accents de cet ordre d'une irrésistible éloquence. Rappelons-nous le "divertissement" par exemple, qui n'est rien de plus simple : un dessein obstiné et parfaitement rythmé à 6/8 ou à 2/4, une seule mesure à quatre temps infiniment



Félix Fourdrain



répétée, une note tenue par une pédale, un cor ou bourdon; par-dessus cette ligne qui, par elle-même, semble n'être rien, une mélodie de clarinette ou de flûte, en style pastoral se déroulent en périodes successives et régulières.

Enfin, parfois avec ces procédés extrêmement divers, faciles en apparence, avec des soins toujours méticuleux, Fourdrain a pu se servir de tous les genres.

H. Bertran de Balanda.

Récital d'élèves

Le 8 juin, eut lieu à la salle St-Sulpice, le grand récital annuel des élèves de M. Jean Riddez, sous la présidence d'honneur du consul-général de France, M. Edouard Carteron, qui couronna par l'octroi de récompense quelques élèves s'appêtant à aller faire consacrer leurs études en France. Le programme, comme d'habitude, était d'une haute tenue artistique.

A Lévis

A Lévis, des cours gratuits de solfège ont été donnés au cours de l'hiver, par Mlle Germaine Lavigne, de Québec. D'excellents résultats ont été obtenus. Mlle Lavigne est une musicienne de belle qualité qui mériterait que l'on dise beaucoup de bien d'elle dans tous nos cercles musicaux.

— 0 —

LA MUSIQUE DANS L'HISTOIRE

(suite de la page 12)

les oeuvres d'Eschyle. Et l'on sait qu'à Athènes notamment, les représentations de tragédies étaient des cérémonies officielles et des fêtes populaires auxquelles toute la cité prenait part. C'est dire quelle place l'art musical, associé à la poésie, à la danse, à la mimique, tenait dans la Grèce antique." (E. Landormy). Peu à peu la musique prit une place exorbitante dans la vie sociale de tout le monde hellénique. De là elle s'étendit et "eut tout son éclat à la Cour des empereurs romains. Nombre d'entre eux: Néron, Titus, Adrien, Caracalla, Héliogobale, Alexandre Sévère, Gordien III, Carin, Numérien, étaient des musiciens passionnés, voire même des compositeurs et virtuoses remarquables." (R. Roland).

Le christianisme, sorti des Catacombes, utilisa le prestige et la puissance de la musique; elle s'en servit pour décorer non seulement ses cérémonies, mais pour conquérir les âmes. Elle fut tour à tour chez elle le héraut de la louange divine, et l'instrument de l'adoration et de la prière; elle communia avec le cœur pénitent dans la contrition des regrets et les humiliations des hontes morales; elle releva la tête et exalta dans les allégresses des résurrections spirituelles et les enthousiasmes de l'action de grâce. L'Eglise lui ouvrit ses portes toutes grandes, sachant quel puissant levier elle aurait pour soutenir ses fidèles et les porter vers Dieu.

Soyons charitables les uns envers les autres

La vie de nos musiciens est déjà assez difficile ici, il semble, sans qu'elle soit encore compliquée, par la malveillance et la jalousie, entre confrères. Ce n'est peut-être pas pire qu'ailleurs, mais est-ce vraiment inévitable que les musiciens soient des êtres envieux et de mauvais caractère?... Sans cesse. l'on se cause du mal, les uns aux autres, par des insinuations malveillantes, de la raillerie mal à propos ou injuste. On ne réfléchit donc pas à la méchanceté de nuire à la réputation d'un confrère qui a besoin de faire sa vie et qui devrait en avoir le droit après avoir mis son courage à faire des études longues et difficiles souvent dans des conditions pénibles. On sait pourtant combien la malveillance démoralise et fait souffrir en enlevant la foi et la confiance en soi.

Lorsque nous croyons avoir des griefs envers quelqu'un, prenons la peine d'aller au fond de notre conscience afin d'examiner quels sont nos motifs... et si nous avons de la probité, nous les désavouons souvent, ces motifs, et nous éprouvons peut-être le désir d'être plus charitable.

Il est vrai qu'il faut démasquer les imposteurs, ouvrir les yeux aux ignorants, dégonfler les trop orgueilleux... enfin il y a certainement des occasions où une bonne douche froide peut faire du bien... Mais ce ne sont pas de ces cas dont je veux parler, c'est du mal que l'on cause par jalousie, par envie, par simple plaisir de nuire ou pour plaire à quelqu'un.

Sachons reconnaître le talent et le mérite. Sachons aider et encourager les autres.

Ceux qui, ici, ont su s'affirmer et s'imposer, l'ont bien des fois gagné. Il leur a fallu outre "la valeur de leur métier" un courage inépuisable. Eh! bien, gloire à eux! Je leur souhaite de tout mon cœur, les lauriers qu'ils ont si bien mérités.

"Canadian Institute of Music"

Directeur: RODOLPHE MATHIEU

La plus grande institution du genre au Canada.

ENSEIGNEMENT GENERAL DE LA MUSIQUE — CONCERTS

22 Studios à Montréal

Examens en juin, Concours de virtuosité et de composition
Plusieurs prix de \$100.

Pour informations appeler :

MARqu. 4832 — 1265 Stanley WALnut 5841 — 3446 Decarie

Signor Manetta

POSE DE LA VOIX — ART DU CHANT

Répertoire en cinq langues

Studio : Edifice Théâtre Orpléum

Montréal

DEMETRIUS BARIL :- Avocat :-

AVOCAT
Chambre 602, EDIFICE VERSAILLES
60 RUE SAINT-JACQUES
Tél. HARBOUR 0751
MONTREAL



S. Ambroise "fascina le peuple par le charme mélodique de ses hymnes."

- Des artistes anonymes travaillent à l'ombre des cathédrales et dans le silence suggestif des cloîtres, des trésors s'amassent pour les générations futures. Les invasions ont beau fondre du Nord sur le Midi, l'héritage transmis par les siècles passés, non seulement se conserve intact, mais refleurit plus vigoureux. "À l'époque romane et gothique, la musique garde sa place éminente. S. Thomas d'Aquin dit "qu'elle occupe le premier rang parmi les sept arts libéraux, et qu'elle est la plus noble des sciences humaines." Partout on l'enseigne. A Chartres, du XIe au XIVe siècle, fleurit une grande école de musique, théorie et pratique. L'Université de Toulouse, au XIIIe siècle possède une chaire de musique. Au XIIIe et au XIVe siècle. Paris compte parmi les professeurs de sa célèbre Université, les noms des plus fameux théoriciens de la musique d'alors." La musique fait partie du *quadrivium* avec l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, étant considérée comme *oeuvre de science et de raison*. Et ceci s'explique très bien. L'on considère les oeuvres que nous offre cette époque, oeuvre d'un art impersonnel, demandant avant tout le calme d'une raison bien ordonnée. Il n'y a qu'à voir et à observer attentivement "ces *motets* où des chants *différents*, sur des paroles *différentes*, circulant dans les diverses parties de l'édifice, étaient tant bien que mal liés ensemble en un même faisceau." Mais bientôt à l'Art Scolastique sec et gauche, succède l'art exquis de la poésie chevaleresque avec son lyrisme ardent et son inspiration claire, libre et franchement populaire. Voici les trouvères et les troubadours : ils représentent la musique homophone. Ecrivain soit en langue d'oïl soit en langue d'oc, compositeurs le plus souvent en même temps que poètes, ils s'inspirent surtout de la chanson populaire. S'ils chantent eux-mêmes parfois leurs poésies, ils laissent, la plupart du temps, le soin de leur exécution au *jongleur*. "La vièle sur le dos, sa besace au côté, le jongleur allait de château en château, de fête en fête, cherchant les heureux qui la bourse ouverte. Il faisait d'abord entendre une ritournelle sur sa vièle (ancêtre de la viole et du violon), puis il chantait en s'accompagnant de quelques notes tenues, et chaque strophe de son chant était précédé d'une nouvelle ritournelle. L'hiver, pendant le carême, les jongleurs, qu'on appela plus tard *ménéstrrels*, se rendaient aux écoles de ménestrandie où ils apprenaient les règles de leur art, le jeu de la vièle et les chansons nouvelles. Trouvères et

troubadours contribuèrent pour leur part à l'établissement de la musique mesurée. Par le fait même qu'ils composaient leurs chants sur des vers et non sur de la prose, ils furent amenés à donner à leurs mélodies une *carrure* qui fut l'image de la régularité du "nombre" poétique. (P. Landormy).

Au commencement du XIVe siècle, un souffle avant-coureur de la Renaissance, venu de Provence, se fait sentir en Italie. C'est une vie nouvelle qui pénètre tous les genres musicaux créés par le Moyen-Age. On étend les ressources de la musique : on invente des modes, des rythmes, des combinaisons contrapuntiques, et cet art nouveau, de Florence et de Paris, se propage en Europe et produit au commencement du XVe siècle cette moisson de riche musique vocale accompagnée, que l'on redécouvre à peine de nos jours. "*L'esprit de liberté, venu de la musique profane, pénètre l'art d'église.*" Et c'est à la fin du XVe siècle une splendeur de musique égale à celle des autres arts de cet âge bienheureux." La suprématie flamande, si marquée en peinture, s'affirme plus encore en musique; ses contrapuntistes débordent sur l'Europe et deviennent les maîtres de musique de tous les autres peuples. Français et Flamands dominèrent en Allemagne, en Italie, à Rome. Leurs oeuvres font de magnifiques architectures de sons, aux lignes et aux rythmes touffus, d'une abondante beauté, d'abord plus formelle qu'expressive; mais dès la 2ème moitié du XVe siècle, l'individualisme se réveille; le sentiment personnel s'affranchit; *on revient à la nature*. On veut l'imiter, on en décrit les aspects matériels, mais on traduit aussi les passions de l'âme humaine. Glaréan écrit de Josquin : "Personne n'a mieux rendu en musique les passions de l'âme". Et Vincenzo Galilei appelle Palestrina : "*Ce grand imitateur de la nature*", voulant dire par là sans doute avec quelle justesse de sentiment il exprimait sa pensée. Ce qui frappe surtout à cette époque, c'est la beauté de la forme, autant que cette tendance à la vérité morale qui depuis n'a cessé de se poursuivre et de se perfectionner. Age de pure beauté! jamais poésie et musique ne furent plus intimement liées. Jamais la France ne fut aussi profondément musicienne; la musique n'était pas l'apanage d'une classe mais de toute la nation. La même surabondance de sève musicale se fit sentir dans l'Allemagne de Luther, dans l'Angleterre d'Henri VIII et d'Elizabeth, dans la Genève de Calvin, dans la Rome de Léon X. La musique fut le dernier rameau de la Renaissance, le plus

large peut-être : il couvrit toute l'Europe." (R. Roland).

Après une Suite brillante et copieuse de madrigaux pittoresques et descriptifs, l'expression juste des sentiments aboutit, à la fin du XVIe siècle, à la création de la tragédie musicale. C'est en Italie qu'elle prend naissance, qu'elles s'appellent *Sacre Rappresentazioni, Maggi, Comédies latines représentation à l'antique* ou *Pastorales*, ces pièces chantées ou coupées d'intermèdes musicaux donnent une idée exacte de l'évaluation progressive du génie producteur de cette époque. Assurément il y eut une rapidité surprenante dans les progrès de la jeune école, mais on serait dans l'erreur si on croyait à une révolution, là où il n'y a eu qu'une évolution latente. Ainsi se préparait peu à peu la maturité de l'avènement que cachait mal le passé. "Comme un fruit mûr, l'opéra se détache, vers l'année 1600, des genres anciens, qui devaient lui donner naissance, et il vit désormais d'une vie indépendante. (P. Sandoriny). La musique brise peu à peu ses limites et élargit son horizon. Elle devient par l'opéra le fidèle miroir des moeurs contemporaines. On peut dire que sans lui on ne connaîtrait pas la moitié de l'esprit artistique du siècle, on n'en verrait que l'aspect rationnel". Nulle part on ne juge mieux que par lui le degré de sensualité du temps. Son imagination plus ou moins voluptueuse, son niveau sentimental, et somme toute, les assises morales sur lesquelles repose la société. En Italie, c'est *Claudio Monteverde* qui fonde la tragédie musicale purement humaine. En France, c'est *Lully* qui écrit un opéra par an. Ailleurs c'est la froide raideur ou l'éclipse après le rayonnement.

En même temps c'est l'*Oratorio* qui prend naissance en Italie sous les auspices de saint Philippe de Néri aidé du concours du maître de la Chapelle Pontificale Animuccia, procurant à l'âme une distraction saine et édifiante, et luttant ainsi contre les influences parfois malsaines et perverses du théâtre profane. Après les *Laudé* d'Animuccia et les *Madrigali* de Palestrina c'est la *Rappresentazione d'anima e di Corpo d'Emilio Cavaliere* Puis ce sont les *Cantates* d'église, les *Histoire Sacrées de Giacomo Carissimi*. Après lui, c'est son disciple *Marc Antoine Charpentier*, et enfin c'est *Heanrick Schütz* avec *Les Symphonies sacrées*, les *Passions* et son *Oratorio de Noël*. "Il croyait retrouver la langue de *Palestrina*; en réalité il préparait celle de *Bach*."

(suite au prochain numéro)



UNE AUBAINE !

Chaque numéro de l'Album Musical contient un beau choix que nous expédierons sur réception de 35 sous par album.

Adressez vos commandes à "La Lyre", 987 boulevard Saint-Laurent, Montréal.

No 37

Un mot d'amour, piano L.-J. OSCAR FONTAINE
Elévation, orgue ou harmonium P. CHASSANG
Valse Caprice, piano NORMAN TELLIER
Rêves d'enfant, chant BOTREL-LETOURNEAU
At Sunset, piano PAOLO CONTE

No 38

Chant sans paroles, piano GEORGIA CARPENTER
Alla Tarantella, piano ALFRED J. THOMPSON
Chanson de Magali (extrait de "Mireille") GOUNOD
Prélude, orgue A. CUSCO

No 40

Fifth Nocturne, piano J. LEYBACH
Idylle, violon et piano CECIL BURLEIGH
C'est le Printemps, chant,
PAULINE FRECHETTE et CHAS P. RICE
Couplets du mousse ("Cloches de Corneville"), PLANQUETTE

No 41

Sarabande, piano J. S. BACH
Message d'amour, duo pour piano JULES DEVAUX
Le Roman de Suzon, piano et chant HENRI MIRO
Gavotte in G Major, piano J. S. BACH

No 42

Solfeggietto, piano PHIL. EM. BACH
Spinning Song, piano MENDELSSOHN
Je ne veux pas autre chose, chant GEO. M. BREWER
Aveu fleuri, chant LOZEAU-LATOURELLE

No 43

Ecoutez bien, chant ANT. BORDET et A. DESSANE
A l'Etoile, piano S. B. PENNINGTON
Un Canadien Errant, chant A. GERIN-LAJOIE

No 44

Ave Maria, violon ou mandoline SCHUBERT
Si j'étais l'oiseau, chant WILDER-CHOPIN
Luxor ou la Vallée des Rois—No 1, Profanation, piano,
HENRI MIRO
Andante in F, piano L. VAN BEETHOVEN

Les CATALOGUES de

G. SCHIRMER, INC.
NEW-YORK

répondent à tous les besoins de l'enseignement musical,
depuis le début au jardin de l'enfance
jusqu'au Professorat.

LIBRAIRIE DE MUSIQUE CLASSIQUE

des chefs-d'oeuvre de la musique, renommée dans le monde entier. Les
1616 volumes déjà parus couvrent complètement l'Enseignement de la
musique Vocale et Instrumentale.

SERIE "SCHOLASTIC"

Nouvelle série d'Etudes nouvelles copyrightées pour Chant et Musique
Instrumentale, du grade le plus facile à la plus grande difficulté. Elle
est composée par les Professeurs les plus renommés.

OEUVRES CHORALES POUR LES ECOLES

Série nouvelle de 200 Chœurs pour Etudiants, exactement ce qui
convient dans les diverses Fêtes scolaires et les Clubs, depuis les écoles
enfantines jusque dans les Ecoles avancées et les Universités. Choix,
révisés et édités par RALPH L. BALDWIN.

CHANT

SOLOS POUR TOUS LES INSTRUMENTS
METHODES
LIVRES DE THEORIE

MATERIEL D'ORCHESTRE

de la Classe enfantine aux Sociétés Symphoniques
L'Edition Schirmer se trouve chez les
principaux marchands de musique.
Nous donnerons volontiers leurs noms.

G. SCHIRMER, INC.
3 East 43rd St., New York

ANNONCEZ DANS "LA LYRE"

Vous serez émerveillés des
résultats obtenus.

LISEZ

LE MIROIR

CHAQUE DIMANCHE

Un journal propre et honnête qui renseigne sur tout:
Nouvelles politiques, sportives, littéraires, etc.
5 sous dans tous les dépôts



DEUX LIVRES DU PÈRE LAMARCHE

Directeur de la Revue Dominicaine

Ebauches critiques

PRIX DAVID 1930

“Si la critique orale est de toutes les saisons humaines”, de la jeunesse en particulier, la critique imprimée est bien de mon âge. Est-elle également de ma profession ? Prêtre et religieux, j'avoue qu'il m'a fallu de longs jours d'attente réfléchie pour me décider à publier ce recueil où l'on trouve, à la suite d'idées synthétiques sur ce genre ingrat, l'appréciation de quelques livres, auteurs ou orateurs contemporains.”

(Extrait d'un *Avertissement* de l'auteur.)

75c franco

Notre vie canadienne

ETUDES ET DISCOURS

Le Père Lamarche — un “maître de l'heure”, comme l'appelaient récemment M. l'abbé Ph. Perrier — a réuni sous ce titre, qu'il a soin de justifier, un bon nombre d'écrits, de discours et conférences qu'en aurait du mal à retracer aujourd'hui dans les journaux et revues qui en obtinrent la primeur. Les pièces suivantes: *Sermon de la St-Jean-Baptiste au Parc Mance* — *Le ministère des orgues* — *Bachelières ou Cuisinières* — *La Paroisse, etc.*, rappellent aux lettrés de trop vifs souvenirs pour qu'ils ne soient pas enchantés de les retrouver sous une même couverture.

\$1 franco

En vente dans toutes les bonnes librairies ou chez l'éditeur, Adj. Menard, 987, boulevard Saint-Laurent, Montréal.